

Observations sur la nature et le traitement de la fièvre pestilentielle, ou la peste. Avec les moyens d'en prévenir ou en arrêter le progrès / [Jean Fournier].

Contributors

Fournier, Jean.
Fournier, Nicolas, -1782.

Publication/Creation

Dijon : L.N. Frantin, 1777.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ak2wcgg8>

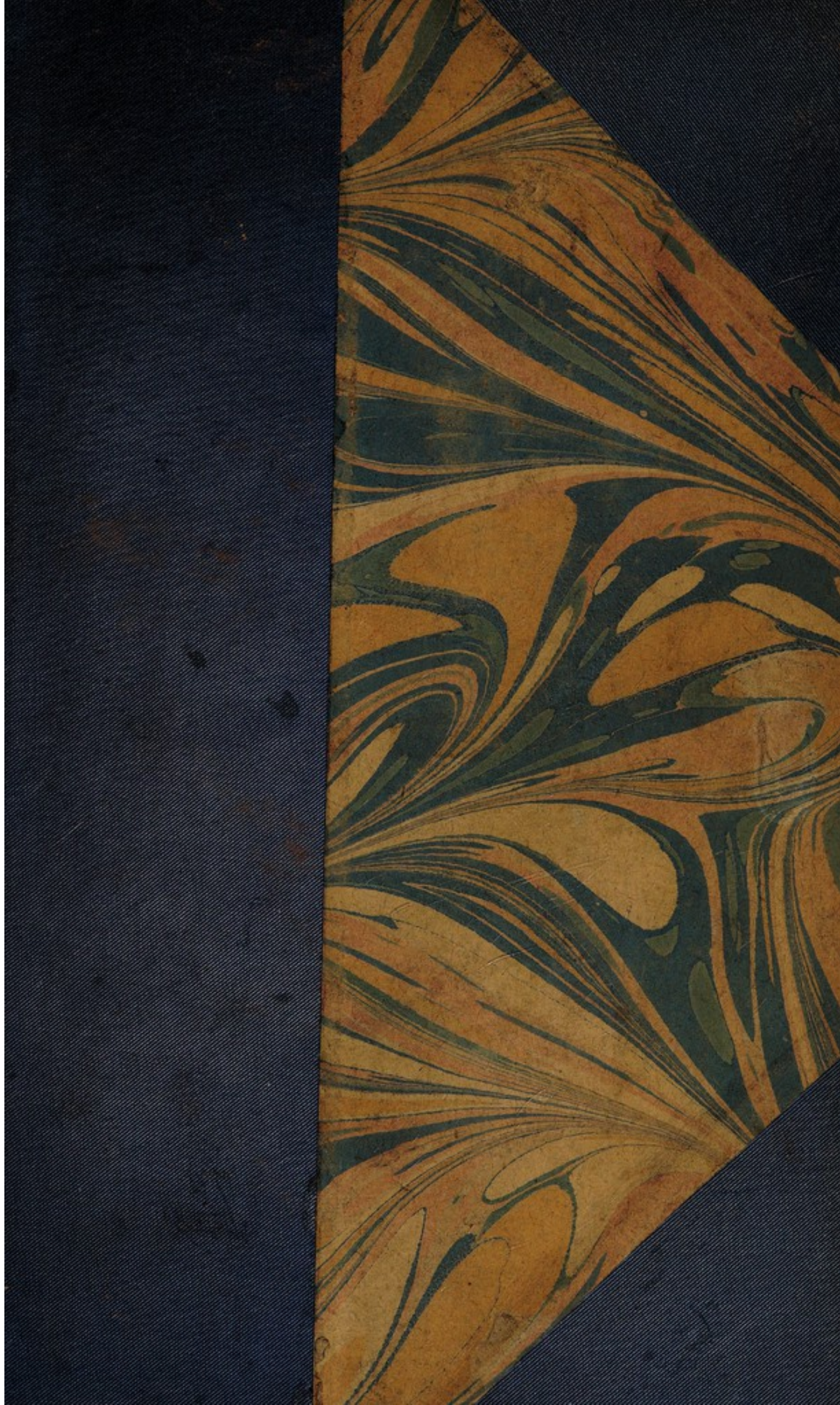
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 101

42550

OBSERVATIONS

SUR LA NATURE

ET LE TRAITEMENT

DE LA

FIEVRE PESTILENTIELLE,

OU LA PESTE,

AVEC

LES MOYENS D'EN PRÉVENIR
OU EN ARRÊTER LE PROGRÈS:

*PAR M. FOURNIER, Docteur en Médecine de
la Faculté de Montpellier, de la Société Royale
des Sciences, Médecin pensionné de la Ville de
Dijon, Médecin des Etats Généraux du Duché
de Bourgogne, & Inspecteur des Eaux minérales
& médicinales, tant de France, qu'étrangères.*



A DIJON,

Chez L. N. FRANTIN, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXVII.

CONSTITUTIONS

OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

AS REVISED

AND

AMENDED

TO THE

PRESENT

DATE

OF

THE

REVISION

AND


AMENDMENT

OF

THE

CONSTITUTION

OF THE



A NOSSEIGNEURS,
NOSSEIGNEURS
LES ÉLUS
GÉNÉRAUX
DES ÉTATS
DE BOURGOGNE.

NOSSEIGNEURS,

Vous avez daigné recevoir sous vos auspices, mes Observations sur les Fievres malignes, en faveur du bien public qui vous est si cher, & dont vous êtes sans cesse

occupés. C'est au même titre que j'ose vous présenter celles qui regardent la Fievre pestilentielle, ou la Peste, que j'ai eu le bonheur de traiter à Marseille pendant tous les ravages de cette funeste maladie : Cet Ouvrage si intéressant pour l'humanité, & d'une si grande importance pour tous les Gouvernements, me fait espérer que vous voudrez bien en agréer les hommages, comme le foible tribut de la continuation de mon travail & de mon zele pour la conservation des hommes.

Je suis avec un très-profond respect,

NOSSEIGNEURS,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
FOURNIER, Médecin des
Etats de Bourgogne.



OBSERVATIONS
SUR
LA NATURE ET LE TRAITEMENT
DE LA
FIEVRE PESTILENTIELLE,
OU LA PESTE,
AVEC les moyens d'en prévenir ou en
arrêter le progrès.

L'ACCUEIL favorable que le Public a bien voulu faire aux Observations sur les fievres malignes, & la protection dont la Province daigne toujours m'honorer, donnent encore la force à ma main tremblante & octogénaire, de tracer le tableau, & exposer le traite-

ment de la fièvre pestilentielle, la plus affreuse & la plus funeste de toutes les maladies.

Je n'aurois pu, dans aucun temps de ma vie, moins encore à sa fin, remplir une tâche aussi difficile, & en même temps d'une si grande importance pour tous les Gouvernemens, toutes les Administrations, & pour l'humanité entière, si je n'avois conservé un journal exact de tout ce qui s'est passé à la dernière peste de Marseille, où je fus envoyé en 1720, par ordre de la Cour, avec Mrs. Chicoyneau, Verny & Deidier, Praticiens les plus accrédités de l'Université de Montpellier, & si je n'étois actuellement le seul Médecin existant dans le Royaume, & même en Europe, qui ait traité cette maladie pendant tous ses ravages; aussi ne dirai-je rien dont je n'aie été le témoin oculaire, & n'avancerai aucun fait que je ne puisse attester devant Dieu & devant les hommes: la vérité doit être

également sacrée pour tous, mais plus encore pour ceux qui sont chargés, par état & par devoir, de leur vie & de leur conservation.

Ce petit Ouvrage sera partagé en quatre parties; je présenterai dans la première, la nature, le caractère de ce mal, ses accidens, leur variation & ses différens ravages dans ses divers périodes.

Dans la seconde, j'exposerai les causes les plus naturelles de son invasion à Marseille, & je rassemblerai en même temps les preuves les plus évidentes de la communication de cette maladie.

La troisième sera destinée pour la méthode curative, & pour les secours qui ont le mieux réussi.

La quatrième enfin comprendra le détail des moyens & des précautions qu'on doit nécessairement prendre dans toutes les Villes, les Provinces & les Royaumes, lorsque cette maladie s'est déclarée en quelque endroit.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature & du caractère de la Fievre pestilentielle.

LA fièvre pestilentielle, ou la peste, a été regardée dans tous les temps comme une maladie funatarelle, échappée de la colere des Dieux, en punition des crimes des hommes, qui croyoient même toujours appercevoir les sinistres présages de l'approche de leur vengeance, dans le dérangement considérable des saisons, l'apparition subite des cometes ou des météores extraordinaires dans les airs: avec ce préjugé, ils étoient intimément persuadés qu'on ne pouvoit, & qu'on ne devoit même opposer d'autre secours & d'autre ressource à un mal si redoutable, que les offrandes, les sacrifices & les prieres, pour détourner

le glaive destructeur qui les menaçoit ou qui les frappoit déjà.

Cette crédulité superstitieuse s'est constamment soutenue, & a passé successivement dans l'esprit de tous les Peuples. A dire vrai, la peste en imposera toujours à la multitude; c'est de tous les maux qui peuvent affliger le genre humain, le plus affreux par ses accidens, le plus rapide dans son cours, le plus contagieux par son levain, le plus funeste par ses ravages.

Son seul nom porte l'effroi & la consternation dans tous les cœurs; ce terrible fléau marche toujours dans les ombres de la mort, & n'épargne personne dans sa route; le riche comme l'indigent, le fort comme le foible, le vieux comme le jeune, le sexe & les enfans de tout âge sont également enveloppés de ses cruelles atteintes, & tous ceux qu'il frappe dans sa première fureur, sont autant de victimes sacrifiées aux mortelles vapeurs qu'il répand: tantôt il détruit subitement la cou-

che nuptiale , & conduit en même temps au tombeau l'époux avec l'épouse , ou bien laissant quelque intervalle dans leur triste destinée , augmente par ce cruel retardement , le supplice d'une mere qui , survivant de quelques heures à son époux , met au monde l'enfant que la violence du mal & de la douleur arrachent de ses entrailles , & lui donne avec le souffle de vie , celui du funeste venin qui la fait expirer.

Ici un pere désolé pleure un fils unique , le seul objet de son amour & de sa tendresse , ou bien une famille entiere qui a disparu presque tout-à-coup à ses yeux ; il appelle la mort à son secours avec des cris lamentables qui percent le cœur de ses amis , & répandent la terreur dans celui de ses voisins.

Là une fille éplorée , tremblante , fond en larmes sur le corps d'une tendre mere qui lui a été ravie dans le court espace de deux ou trois heures , & dans son dé-

desespoir, termine elle-même ses jours malheureux.

Ici une famille nombreuse, dont une partie est déjà attaquée du mal contagieux, confond ses gémissemens & ses pleurs sur la mort d'un pere & d'une mere qui lui ont été subitement enlevés, & dont les cadavres à ses côtés, redoublent encore l'horreur & le désespoir.

Cependant la violence du mal s'accroît d'un jour à l'autre ; le nombre des morts s'augmente & se multiplie avec tant de rapidité, que le jour & la nuit ne peuvent suffire à leur donner les plus légères apparences de sépulture ; on est forcé de les jeter par les fenêtres, ou de les traîner dans les rues qui en sont bientôt couvertes. On ne voit plus dans tous les quartiers que l'image de la mort avec son plus affreux appareil ; la désolation devient générale ; les Magistrats saisis de crainte & de frayeur, abandonnent leurs fonctions : toutes les boutiques sont fermées ; le com-

merce absolument interdit ; même pour les nécessités de la vie, on manque de tout : dès-lors le fléau de la misère & de la famine se joint à celui de la maladie, & met le comble à la consternation & au ravage.

Tout fuit dans le désordre & l'épouvante ; les habitans éperdus courent dans les rues sans aucun dessein, & sans savoir où ils vont ; ils s'évitent les uns les autres, & n'osent s'approcher : quelques-uns se barricadent dans leurs maisons, sans prévoir les dangers qui les y attendent, les autres se retirent dans leurs bastides ou petites maisons de campagne, si nombreuses & si rapprochées dans le territoire de Marseille, qu'elles semblent former une autre Ville ; plusieurs vont fixer leur demeure avec toute leur famille, sur des bateaux ou des navires au bord de la mer ; ils cherchent tous avec un trouble & un égarement inexprimables, quelque habitation & quelque retraite qui puisse

les séparer de l'espece humaine ; mais partout où se retirent ces victimes infortunées, elles ne peuvent échapper au venin mortel qui paroît les poursuivre , & les accable plus promptement encore dans ces asyles qu'elles avoient regardées comme inaccessibles à ses traits & à ses ravages. Plusieurs de ces malheureux Citoyens se sont précipités au milieu des eaux dont ils étoient environnés , dans leur délire, ou de désespoir, à la vue d'une famille mourante de contagion & de misere , comme bien d'autres renfermés chez eux, se sont jetés par les fenêtres de leurs appartemens, dans l'accès déplorable de l'un ou de l'autre état.

Dans ces affreuses circonstances, la Ville ne pouvoit que se remplir de plus en plus de morts & de malades : les premiers y étoient déjà entassés en plusieurs endroits, & les autres étoient tirés de leurs maisons par leurs plus proches parens ou leurs plus fideles amis ; les peres & les meres traî-

noient impitoyablement leurs enfans dans les rues , & les abandonnoient avec une cruauté inouïe, à leur triste destinée, ne leur donnant pour tout secours, qu'une cruche remplie d'eau & une écuelle. D'une autre part, les enfans rendoient à ceux qui leur avoient donné le jour, ce même barbare & cruel office ; la voix du sang, de la tendresse , de l'amitié , étoit entièrement étouffée ; les cris de la religion, de l'humanité & les gémiffemens des mourans, ne pouvoient approcher de personne. On a vu dans cette horrible calamité, la réunion de tous les excès de barbarie, & toutes les actions de désespoir dont on n'imaginoit pas même que le cœur humain pût être capable.

Le mal déjà parvenu à son second période, redoubloit aussi ses ravages ; la mortalité étoit si rapide & si générale, que les cadavres accumulés devant le portail des Eglises, des Maisons religieuses, dans les places publiques, & presque dans
toutes

toutes les rues, y pourrissoient depuis plusieurs jours ; leurs membres épars , & leurs chairs dissoutes par la pourriture & par l'eau du ruisseau, couloient en lambeaux, & répandoient une infection à laquelle on ne pouvoit résister.

Tous ces cadavres étoient presque nus ; les malades & les mourans en partie enveloppés de draps, de vieux haillons, ou de quelque portion de leurs vêtemens ; plusieurs s'efforçoient d'arriver à l'Hôpital, & succomboient de défaillance au milieu de leur pénible marche, ou à l'entrée de cette maison ; les femmes & les filles à demi-couvertes, en chemise, ou dans le même état que la maladie ou la mort les avoient surprises, réclamoient, avec les gémissemens les plus touchans, le secours le plus ordinaire, l'eau qui se perd dans les rues ; & ne pouvant l'obtenir de personne, se traînoient dans une foiblesse continuelle, auprès du ruisseau, où elles expiroient par ce dernier effort, avec leurs enfans pendans à leurs

mamelles, & colés à leur sein : ce funeste mal laisse encore après le trépas , dans les victimes qu'elle a frappées , des marques de sa violence , & des traces de son venin , qui rendent tous les traits méconnoiffables , & avancent leur putréfaction avec une célérité incroyable.

Les autres malades répandus dans les rues , étoient encore plus malheureux , dénués de tout secours , couchés au milieu des cadavres , & respirant sans cesse un principe de mort , avec les émanations corrompues qui s'en exhaloient ; le reste de leur misérable vie étoit pour eux un supplice bien plus cruel que la mort même , qu'ils appelloient aussi à grands cris , & avec une espece de fureur.

A cette horrible corruption , se joignoit encore celle d'une grande quantité de chiens qui , abandonnés de leurs maîtres , & ne trouvant aucune nourriture , s'étoient acharnés sur les cadavres , & en avoient dévoré différentes parties ; de maniere

qu'après en être raffasiés, revenant par instinct dans leur première demeure, ils étoient tous fusilliés dans la rue, ou devant la porte des maisons, dans la crainte qu'ils n'apportassent un nouveau levain de contagion & de peste; ces animaux pourrissant promptement, ne pouvoient qu'augmenter la masse générale de la corruption & de la puanteur.

L'une & l'autre devenoient encore plus insupportables par la vapeur & la fumée continue des lits, des couvertures de laine, des matelats & de toutes les hardes des pestiférés qu'on brûloit sans cesse, pendant le jour & la nuit, dans la fausse prévention où l'on étoit, que tout ce qui avoit servi aux malades & aux morts, devoit être consumé par les flammes; ainsi l'atmosphère de l'air étoit continuellement surchargée de nuages les plus corrompus, de vapeurs les plus fétides, & des émanations les plus funestes.

C'est dans cette désolation générale de la Ville, dont le seul souvenir glace en-

core mes sens de terreur & d'effroi, que nous y entrâmes à travers plus de vingt mille morts, & neuf à dix mille malades ou mourans; nous fûmes tous si frappés de ce spectacle d'horreur & de carnage, que nous refusâmes, en arrivant au logis qui nous avoit été destiné, toute espece de nourriture; un chacun fut occupé, dans le plus profond silence, de sa triste destinée, & quelques-uns d'entre nous pleuroient déjà leur famille dont ils se croyoient séparés pour toujours. Après environ deux heures de ces cruelles réflexions, sans que personne prononçât un seul mot, je ne fais & ne pourrois dire comment fut rompu ce morne silence; je me souviens seulement que ne pouvant résister à l'abattement où j'étois, & où je voyois mes confreres, je me levai le premier pour aller dans la rue, & que cette sortie fut pour nous tous, le signal d'un nouveau courage; après tout, nous étions sur la breche sans pouvoir reculer; il

falloit en effuyer tout le feu, ou y périr.

Nous parcourûmes dès ce moment avec les deux Chirurgiens-Majors (1), partis de Montpellier avec nous, les principales rues de la Ville, si jonchées de morts & de malades, que nous ne pouvions, en bien des endroits, trouver un espace à placer nos pieds, & que nous étions presque continuellement forcés de les franchir, ou de passer dessus ; nous encourageâmes ces pauvres infortunés, tout surpris que nous osassions les approcher sans crainte & sans horreur.

Leur étonnement se changea bientôt en larmes de joie, & en cris redoublés de bénédictions, lorsqu'ils virent que nous leur tâtions le pouls, & que nous leur donnions quelques emplâtres pour mettre sur leurs bubons & leurs charbons ; ils nous regardoient comme des hommes descendus du Ciel, pour les secourir, & com-

(1) Soullier & Faybette.

mencerent à prendre un peu de courage & de confiance : c'est le premier & peut-être le plus important service que nous ayons rendu à ces malheureux Habitans.

Il n'étoit pas possible, dans une pareille désolation & un défaut général & absolu de tout, d'opposer quelque secours, ou quelque ressource particulière, à une maladie dont nous ignorions entièrement la nature & le caractère ; car ce que nous pouvions en favoir par le rapport des Historiens & de quelques Auteurs qui ont écrit sur son traitement, ne nous présentoit pas même la plus foible lumière, & nous faisoit appercevoir des indications toutes contradictoires. On ne peut & on ne doit compter que sur le témoignage & les observations des Médecins qui ont vu sans prévention, & suivi la peste pendant ses divers périodes & ses différens ravages ; ainsi tout étoit réuni pour hâter la ruine, & consommer la destruction entière de cette Ville, sans les ordres les

plus pressans & les plus favorables de son Altesse royale Monseigneur le Régent, qui ayant confié le commandement de la Ville déjà bloquée par des troupes, à M. de Langeron, Chef d'Escadre des Galeres, avec une autorité absolue, ordonna en même temps à MM. les Intendans des Provinces limitrophes, de faire passer à Marseille, sans aucun retardement, & à quelque prix que ce fût, toutes les provisions de bouches, de médicamens, & de tout ce qui pouvoit y manquer.

Les ordres de son Altesse royale furent exécutés avec une étonnante célérité, par M. Lebret, Intendant de Provence, & par M. de Bernage, Intendant du Languedoc, qui firent parvenir dans cette Ville désolée, tous les secours possibles & de toutes especes.

On envoya des Médecins de Paris & des Chirurgiens-Majors; plusieurs Médecins de différentes Provinces s'engagerent,

de leur propre mouvement ; & par l'ap-
pas des récompenses pour le service des
malades, on leur donnoit tout ce qu'ils
demandoient, jusqu'à huit & dix mille
livres par mois, & une pension pour leur
famille, en cas de mort dans leurs fonc-
tions.

Un grand nombre de Garçons Chirur-
giens, si nécessaires dans cette triste oc-
casion, pour le service des Hôpitaux, &
pour les Malades de la Ville, attiré par
l'espoir d'une fortune immense, s'y rendit
en foule de toute part; presque tous y
périront, & principalement tous ceux qui,
dans le préjugé populaire, & les fausses
idées qu'ils avoient prises, ou qu'on leur
avoit données sur la nature de cette ma-
ladie, se flattoient d'éloigner ses fatales
impressions, en prenant des cordiaux le
matin, ou remplissant leur estomac d'ali-
mens & de boisson échauffante, dans la
vue de s'opposer aux approches du levain
contagieux,

contagieux , de le détruire même , ou d'en concentrer du moins l'activité & la pénétration.

Les Prêtres , les Confesseurs & les Religieux de différens Ordres , uniquement conduits par la ferveur & le zele ardent de leur charité , y aborderent de toutes les Provinces du Royaume les plus reculées , & se sacrifierent , avec la résignation la plus édifiante , aux travaux périlleux de la consolation , & de la confession des malades & des mourans.

L'incomparable Prélat de Marseille leur en donnoit l'exemple le plus touchant & le plus héroïque , en prodiguant lui-même à ses ouailles frappées du mal , toutes les consolations de son sacré ministere , & versant dans leur sein , non-seulement le produit de ses revenus , de la vente de sa vaisselle & de ses meubles , mais encore celui des emprunts qu'il multiplioit tous les jours.

Cependant toutes ces ressources , dans

leur plus sage application , & ces secours administrés avec la prévoyance la plus éclairée , n'auroient pu arrêter , ou suspendre pour quelque temps , la ruine totale de cette Ville. Il s'agissoit , avant de concevoir quelque espérance de salut pour le reste des Habitans , & pour ceux qui étoient venus pour les secourir , de faire enlever les cadavres si entassés dans toutes les rues , & diminuer ou épuiser cette source d'exhalaisons infectées , & ces flots d'émanations corrompues , sans cesse renouvelées par leur putréfaction.

Il falloit encore creuser des fosses profondes , & les charger de beaucoup de chaux , pour accélérer la consommation , le desséchement des cadavres , & prévenir le retour des nouvelles exhalaisons , aussi meurtrieres que celles qu'on vouloit éloigner de la Ville.

Enfin , il étoit d'une nécessité absolue , pour arrêter le progrès de la contagion & de la mortalité , de faire transporter

les malades & les mourans dans des Hôpitaux, pour les mettre du moins à l'abri des injures du temps ; car un vent de nord-ouest très-froid , qui s'éleva , après une légère pluie , vers les huit heures du soir du premier au second Septembre , fit périr dans cette seule nuit plus de deux mille malades couchés dans les rues. On verra dans la troisieme partie, combien la transpiration, ou de légères fueurs, sont favorables dans cette cruelle maladie, & les accidens prompts & funestes qui se déclarent constamment, lorsque l'une ou l'autre de ces excrétiens est suspendue ou totalement arrêtée.

Ces différens objets, d'une si grande conséquence pour le salut de la Ville, & qui paroissoient impraticables dans l'exécution, furent pourtant remplis presque en même temps ; la sagesse & la prudence des ordres de M. de Langeron, l'activité des Magistrats, & les avis salutaires des Médecins de Montpellier, surmonterent tous les obstacles.

On fit d'abord prendre de force, par des Soldats du Régiment de Flandre, cantonnés à la Chartreuse de Marseille, tous les Payfans du territoire, qui, commandés par des Gardes à cheval, & animés par le gain, creuserent, dans l'espace de douze ou de quinze jours, des fosses au dehors de la Ville, de quatorze pieds de profondeur sur six de largeur.

On détacha en même temps de la Chaîne, un certain nombre de Forçats à qui on promit la liberté & une récompense pour l'enlèvement des cadavres sur des tombereaux, & leur transport dans les fosses.

Les premiers employés à ce service, furent bientôt sacrifiés à la violence du mal, & ne remplirent que très-imparfaitement les espérances qu'on pouvoit en avoir, non-seulement parce qu'ils travailloient lentement, & qu'ils n'étoient occupés que de vol & de rapine, si aisée & si abondante pour eux, mais encore

parce que les cadavres, sans cesse remplacés par des nouveaux, ne laissoient aucun vuide apparent dans aucune rue.

On en réclama un nombre plus considérable à MM. les Officiers des Galeres, & on eut la précaution d'y joindre des Soldats de la Marine, tant pour accélérer leur travail, que pour prévenir les excès dont ces misérables étoient capables, en entrant dans les maisons abandonnées.

Ce nouveau renfort de Forçats ne tint pas long-temps dans un si dangereux & funeste ouvrage ; ils périffoient souvent dans la journée, ou dans l'espace de quelques heures : plusieurs y succomboient tout à coup au plus fort de leur travail ; il falloit en renouveler tous les jours une partie. La fureur du mal étoit si vive, qu'il mouroit plus de monde en un seul jour, que vingt tombereaux ne pouvoient en enlever dans huit ; à peine avoit-on débarrassé une rue ou une place, qu'elle étoit le lendemain également couverte

de morts, & peut-être toutes les chiourmes n'auroient pu y suffire, si dans ce même temps on n'eût transporté tous les malades des rues dans le grand Hôpital du Jeu de Mail, & diminué, par ce secours, le nombre des morts dans la Ville.

Malgré ces heureux commencemens, on étoit fort embarrassé de retirer d'une esplanade appelée la Tourrete, quinze ou seize cents cadavres pourris depuis plusieurs jours, & à demi rongés de vers, qui répandoient au loin des exhalaisons les plus fétides & les plus meurtrières. On n'osoit toucher à cette masse énorme de pourriture & de corruption, moins encore la transporter dans des fosses assez éloignées, sans un danger aussi prompt qu'évident pour ceux qui la remueroient; mais le zele & l'intelligence de M. le Chevalier Rose, applanirent les affreuses difficultés de ce déplacement des cadavres; il avoit observé que deux bastions attenans ce terrain, étoient intérieurement creux, &

qu'après avoir enlevé quelques pieds de terre, avec la maçonnerie qui pouvoit la soutenir, on découvroit un abyme profond : ses conjectures se trouverent vraies, & on combla dans quelques heures, par le travail de cent trente Forçats, cet espace immense, de tous les cadavres de cette esplanade, sur lesquels on jeta une quantité considérable de chaux, qu'on couvrit ensuite de dix pieds de terre : ainsi on peut assurer avec confiance, & une entière certitude, que c'est au service des Forçats que la Ville fut redevable du reste de son salut.

Les rues étant un peu débarrassées de cet amas prodigieux de cadavres, qui renouvelloient sans cesse la mort, & redoubloient l'horreur & la consternation, comme aussi des malades qui y étoient couchés, qu'on transportoit journellement dans les Hôpitaux, & la maladie donnant dans ce temps (c'étoit le douzième

Octobre), des marques sensibles de sa rémission, & pour le nombre des personnes qu'elle attaquoit, & pour la violence des symptomes dont elle étoit accompagnée, on commença à goûter les premières douceurs du calme & de la confiance : l'ordre fut bientôt rétabli ; les boutiques peu à peu ouvertes, & les denrées exposées en vente ; mais dans le même temps de cette treve, si désirée & si favorable, la contagion se répandit comme un torrent furieux dans la Campagne, où elle s'étoit déjà montrée, & fit, dans tout le territoire, des ravages aussi affreux, & plus cruels encore que ceux dont la Ville venoit d'être accablée.

La Peste nous est entièrement étrangère, & n'afflige nos contrées, que lorsqu'elle y pénètre par la voie de contagion, c'est-à-dire, par la communication de personnes ou de marchandises infectées du levain pestilentiel. Elle prend toujours
naissance

naissance en Ethiopie , en Egypte , & dans les climats brûlans de l'Afrique , où elle est endémique , d'où elle se répand dans tout le Levant , & sur-tout à Constantinople , où elle se soutient toute l'année avec plus ou moins de violence , par son commerce inévitable avec toutes les parties de l'Egypte , & par la fausse sécurité des Turcs , qui , fermement persuadés de la prédestination , ne prennent aucune mesure pour se défendre de la communication de cette maladie , & se rendent mutuellement , pendant ses ravages , tous les secours que le service & les sentimens de leur religion & d'humanité peuvent exiger , sans craindre même en aucune maniere l'usage des vêtemens , des meubles & des dépouilles de ceux qui ont péri de ce mal ; cette communication de toute espece perpétue la Peste , mais d'une maniere plus ou moins vive , dans la Capitale de l'Empire Ottoman.

La nature , le caractère de ce mal , les

mortelles impressions de son levain, & la maniere dont il agit dans notre corps, nous sont entièrement inconnus, & échapperont toujours à toutes les recherches humaines : les conjectures qui paroissent les moins hasardées à ceux qui n'ont pas vu & traité cette maladie, & les systêmes qu'ils s'efforcent ensuite d'élever sur ces fausses apparences, s'évanouissent & se détruisent bientôt par l'exposé & un examen réfléchi de ce qui appartient véritablement à la Peste, & qui en est même toujours inséparable. On peut seulement, par l'observation & l'expérience, reconnoître quelques effets de ce terrible mal, tandis que son principe & son action seront dans tous les temps couverts d'un voile impénétrable.

L'observation nous a seulement appris, 1°. que la Peste porte toujours le même caractère, & que sa nature n'a jamais changé; toutes celles qui ont ravagé le monde dans les temps les plus reculés

jusqu'à celui-ci, présentent le tableau fidele
 de celles qui leur ont succédé, & les traits
 d'une ressemblance si parfaite avec celle
 de Marseille, qu'il n'est pas possible de
 la méconnoître. Si on veut même rappro-
 cher celles qui affligèrent la Ville de Lyon
 en 1628 ; de Montpellier, en 1629 &
 1630, & de Dijon, en 1631, on verra
 sensiblement qu'elles étoient entièrement
 semblables ; la même origine, les symp-
 tomes également violens, & leurs progrès
 aussi rapides. Si on y apperçoit même
 quelques accidens particuliers, comme j'en
 ai vu dans celle de Marseille, ces varia-
 tions, purement accidentelles, & unique-
 ment dépendantes de la constitution des
 sujets, de leur régime de vivre, & de la
 quantité du levain qui a passé dans leur
 sang, ne fauroient influencer sur la nature
 du mal, ni changer en aucune maniere
 son véritable caractère.

2°. Nous savons encore que la Peste
 se déclare régulièrement tous les ans en

Egypte, & que les eaux du Nil, grossies par les pluies plus ou moins abondantes, mais toujours régulières, qui tombent des montagnes de l'Abyssinie, inondent toutes les plaines de cette contrée, & en déterminent la fertilité : les eaux croupissantes de cette inondation, & le limon bourbeux qu'elles entraînent, échauffées par l'ardeur brûlante du soleil, & par la sécheresse naturelle du Pays, où il ne pleut presque jamais, déterminent nécessairement la putréfaction de tous les poissons, de tous les reptiles, des sauterelles, qui, réunie à celle des eaux stagnantes, & de leur vase corrompue, répandent ces émanations & ces corpuscules si redoutables & si meurtriers ; car il n'est point de corruption plus funeste aux animaux, que celle des animaux même.

Cette observation, qu'on ne peut révoquer en doute sur la véritable cause de la Peste dans ces contrées, est d'autant plus fondée & certaine, que cette maladie,

qui se renouvelle tous les ans en Egypte, lors du desséchement des eaux & des plus vives chaleurs, a constamment ses périodes réglés, selon l'intensité & la durée de ces deux causes.

3°. On est convaincu par l'expérience de tous les temps, que la Peste est toujours caractérisée par des symptômes qui lui sont propres, tels que les bubons aux aines, aux aisselles, & des tumeurs dans les corps glanduleux, comme aussi des charbons, des pustules en différentes parties du corps, quoique ces diverses éruptions ne paroissent pas dans tous les sujets qui en sont attaqués, soit qu'une prompte mort s'oppose à toute espèce de dépuracion, soit que la nature soit trop accablée pour pousser au dehors une partie du venin pestilenciel qui domine toutes ses forces. Il est toujours certain & incontestable que la Peste tend, par sa nature & son caractère, à une éruption, comme la petite vérole tend essentiellement à

celle des boutons ou des phlegmons sur la surface du corps.

4°. Cette même expérience a déjà prouvé dans tous les temps, & dans tous les Pays où la Peste s'est manifestée, que cette fièvre éruptive, absolument différente de toutes les autres especes de fièvre, par la nature, l'activité, la violence & la communication de son levain, attaquoit constamment, dans les premiers momens de son action sur notre corps, le principe de la vie, tout le genre nerveux, & portoit par-là un désordre subit, & un bouleversement général dans toute l'économie animale, puisque bien des personnes se portant bien en sortant de leurs maisons, & se promenant dans les rues, y avoient souvent péri tout à coup, par une syncope mortelle, ou par des tremouffemens convulsifs, & que d'autres avoient été inopinément surpris de délire, de phrénésie, de convulsions & autres accidens uniquement dépendans d'une

impression particuliere sur le principe des nerfs. On verra encore dans l'exposition des symptomes de cette maladie, qu'ils annoncent presque tous, d'une maniere évidente, une cause interne, qui a frappé tout à coup le systême nerveux, & occasionné d'une maniere prompte, un changement violent dans les fibres médullaires, & dans le mouvement des esprits, au moment que le venin pestilentiel a attaqué leur tissu : ainsi la Peste doit être regardée comme une maladie particuliere, très-différente des fievres malignes, toujours marquée par des signes distinctifs, déterminée par un levain qui lui est propre, & qui porte ses funestes impressions sur le cœur & sur le principe des nerfs.

5°. Enfin l'expérience a aussi démontré que le levain pestilentiel, ou le levain de la Peste (quelque nom qu'on veuille lui donner), se multiplie & se répand avec une célérité incroyable, & que cette maladie est la plus contagieuse de tou-

tes, puisque, non-seulement elle se communique très-promptement, & se propage par le contract immédiat des personnes, des meubles, des marchandises & étoffes infectés de ce levain, mais encore médiatement, & par la seule exposition à la sphere d'activité de ses émanations & de ses corpuscules.

CHAPITRE SECOND.

Des symptomes de la Peste, & de leur variation dans les différens sujets.

LA Peste réunit tous les symptomes les plus effrayans & les plus rapides qu'on peut observer dans toutes les maladies les plus funestes ; leur complication, leur variété, leur opposition & leur violence, ne permettent jamais d'y pouvoir reconnoître leur premier principe, ni de suivre les traces & l'enchaînement de leurs effets.

effets. Lorsque le levain pestilentiel s'est introduit dans notre corps, & qu'il a commencé d'attaquer les principales sources de notre vie, on apperçoit tout à coup un bouleversement général, qui enveloppe tous nos organes, & met le trouble & le désordre dans toutes nos fonctions. Cet hétérogène intraitable, agissant en même temps sur le système nerveux & vasculaire, & sur toutes nos humeurs, occasionne les mouvemens les plus irréguliers, & les irritations les plus vives; détermine brusquement des dépôts putrides & sanieux, des gangrenes sans inflammation; & répandant au loin le fond de malignité & d'acrimonie, qui s'augmente de plus en plus par sa propriété contagieuse, porte dans la masse du sang une dissolution destructive qui déchire le tissu des vaisseaux sanguins, des lymphatiques des glandes, & suscite des hémorrhagies par différens organes, plus ou moins fortes, mais également mortelles; & comme

si ces ravages intérieurs ne pouvoient suffire à toute son activité , il dépose en même temps sur les différentes parties extérieures du corps , des marques sensibles de son déletere & de sa causticité , par des dépôts dans les glandes du col , des aisselles , des aines , des pustules gangréneuses & des charbons , indifféremment dans toute la surface du corps , qui caractérisent essentiellement la nature de cette maladie , avec ceux que je vais rapporter.

La Peste se déclare , ou s'est presque toujours déclarée à Marseille , par un frisson plus ou moins fort , plus ou moins long , & plus ou moins régulier ; sa violence même ou sa durée avec les différens accidens qui paroissoient dans ce temps , étoient , pour l'ordinaire , l'heureux ou malheureux présage de sa terminaison.

Ceux qui éprouvoient des frissons irréguliers , avoient le pouls petit & concentré ; ils se plaignoient d'une pesanteur de tête insupportable : les yeux étoient effa-

cés , mais le regard fixe, la voix foible & entrecoupée; la face plombée & cadavéreuse; des maux de cœur presque continuels , & des inquiétudes mortelles fatiguoient fans cesse les malades : les nauées ou les envies de vomir étoient quelquefois suivies d'un vomissement de quelques matieres glaireuses & verdâtres. Dans les premiers commencemens de la Peste, plusieurs rendirent des vers; la respiration précipitée & laborieuse, la langue étoit toujours blanche dès l'entrée du mal, mais passoit rapidement, pour si peu que le mal se prolongeât, par les différentes nuances de brun & de foncé; les urines, quelquefois naturelles, plus souvent blanchâtres & troubles; un abattement général, & un affaïssement inexprimable, enlevoient les malades dans l'espace de quelques heures, d'un jour ou d'une nuit.

Plusieurs ont été emportés, sans aucun signe mortel, dans l'espace de cinq à six heures, & d'autres, en vingt-quatre : les

uns & les autres ne se plaignoient que d'un abattement & un épuisement général ; mais ils avoient tous les yeux étincelans, & le regard égaré ; aussi ces signes , portés à un certain point , étoient toujours les avant-coureurs d'une mort prochaine ; d'autres , après une entière cessation , ou une diminution considérable des symptomes qui s'étoient déclarés le premier jour , périssoient dans la nuit ou le lendemain , sans qu'on pût reconnoître ou même soupçonner les causes d'une mort aussi prompte ; quelques-uns même , avec un pouls naturel , & sans aucun symptome fâcheux & manifeste , succomboient fort promptement à l'abattement & à la foiblesse dont ils se plaignoient uniquement , ne sentant , disoient-ils , aucun mal particulier.

La chaleur qui succédoit au frisson , étoit , dans plusieurs malades , assez modérée , & dans d'autres , très-vive & ardente : chez les premiers , le pouls n'étoit ni trop fréquent ni trop animé ; le visage

peu allumé; mais les yeux toujours fixes, & la respiration laborieuse, sans douleur & sans toux : chez les autres, la face étoit enflammée, les yeux étincelans, & le regard à peu près comme celui des hydrophobiques; le délire tumultueux dont ils étoient agités, leur présentoit sans cesse des phantômes affreux qui sembloient les poursuivre; ils croyoient voir à leurs côtés l'image de la mort prête à les saisir; & dans le temps même de cet horrible crainte, ils l'appelloient à leur secours, comme la trouvant trop éloignée.

Les uns & les autres avoient une altération extrême, sans qu'ils s'en plaignissent, ou qu'ils y fissent même quelque attention. Leurs parties internes étoient dévorées par une chaleur brûlante, & souvent ils ne demandoient ni boisson ni quelque remède rafraîchissant; quelquefois la soif étoit ardente, & on ne pouvoit parvenir à la calmer ou à la diminuer, par la boisson la plus abondante.

Plusieurs de ces malades, du nombre des premiers, étoient tourmentés par des cours de ventre colliquatifs, dysentériques, sans pourtant une résistance, ou quelque tension considérable dans cette cavité, & quelquefois avec des douleurs & une irritation très-vive dans tout le canal intestinal, qui les épuisoient promptement; souvent des bubons se montroient, & dispa-roissoient un moment après; des charbons éréthipélateux en différentes parties, gangrenés & sphacelés dès leur première apparition, ou des pustules noires & charbonneuses, de même nature, prenoient la place des bubons; quelquefois rien ne se présentoit au dehors, mais la violence du mal n'en étoit ni moins rapide, ni moins funeste; un délire sombre & un abattement extrême, qui ne leur permettoit pas le plus léger mouvement d'aucun de leurs membres, terminoient promptement leur vie.

Des accidens entièrement opposés se

déclaroient dans d'autres malades; le levain qui bouillonoit & fermentoit dans leurs veines après le frisson, déterminoit une fièvre ardente, & allumoit une chaleur & un délire frénétique qui les faisoit précipiter dans les eaux, ou jeter par les fenêtres de leurs maisons. Il ne paroissoit ni tumeur, ni éruption quelconque; tout étoit dans un trouble général par la violence de la fièvre, & par l'érethisme de tous les vaisseaux; on ne voyoit que des hémorrhagies par le nez, les selles ou par les urines; lorsque ces premières se montroient seulement à la fin du second, ou au commencement du troisieme jour, elles calmoient un peu les sinistres accidens, & soulageoient la tête; elles ont été quelquefois favorables, & donnoient du moins quelque lueur d'espérance, mais toutes les autres especes d'hémorrhagies ont toujours été mortelles. La foiblesse du tempérament & la délicatesse de l'âge, rendoient encore plus suscep-

tibles du mal les enfans, les jeunes filles & les femmes enceintes, & on a vu qu'elles ont été les premières attaquées dans les familles : le mal a été funeste à ces dernières, soit que l'accouchement survînt au temps ordinaire, soit qu'il fût prématuré, elles y succomboient également avec leurs enfans; presque toutes y périrent, sur-tout dans le second période, & il n'y eut de salut que pour celles qui se trouverent dans cet état vers le troisième période, ou la rémission de la maladie.

Tous ceux qui étoient frappés de la Peste, n'éprouvoient pas également toute sa fureur & sa malignité, & n'étoient point environnés d'accidens si rapides & si terribles. Un grand nombre de malades, après un frisson léger, sans être long, n'avoient qu'une fièvre modérée pendant deux ou trois jours dans le même degré, sans beaucoup de mal à la tête, sans délire ou absences d'esprit; les yeux n'étoient pas éteints, ni le visage extrêmement
 changé

changé, comme chez tous ceux dont je viens de rapporter les symptomes. La nature qui faisoit toujours des efforts pour se délivrer d'une partie du venin, lorsqu'elle n'en étoit pas entièrement accablée, pouffoit au dehors, le troisieme ou le quatrieme jour, ces bubons critiques & salutaires qui venoient d'eux-mêmes, & par le seul secours des cataplasmes relâchans & des maturatifs les plus simples, à une suppuration abondante, comme aussi des charbons qui ne résistoient point aux emplâtres ordinaires, ou à l'action d'un léger caustique, pour ronger & détruire la premiere surface de ces tumeurs; ces foibles secours préparoient constamment une issue favorable à l'évacuation du levain, diminuoient tous les accidens, & mettoient les malades dans une tranquillité & une situation à pouvoir se promener dans les rues, & demander ce dont ils avoient besoin (c'est ce qu'on appelloit la Peste ambulante). Tous ces malades,

de l'un & de l'autre sexe, se rendoient tous les jours en foule auprès de nous, à onze heures du matin, pour nous consulter, & réclamer les remedes qui pouvoient leur être encore nécessaires.

Quelques-uns, plus heureux encore, voyoient sensiblement, après une légère émotion de fièvre, & la diminution ou cessation des autres accidens, leurs bubons se résoudre & disparoître, par une transpiration abondante, des moiteurs considérables, ou des sueurs que la nature paroïssoit leur ménager le jour & pendant la nuit, pour opérer cette résolution; on a même quelquefois observé qu'elle pouffoit bien plus loin ses admirables ressources pour prévenir les suites fâcheuses des bubons durcis qui n'avoient pu aboutir au dehors, & fournir une suppuration extérieure, en entraînant la matiere purulente, par la voie des felles ou des urines, selon qu'elle trouvoit les canaux de ces différens organes plus ou moins

disposés à cette évacuation favorable.

La complication, la variété, la violence & l'opposition même apparente des symptômes que je viens d'exposer, indépendamment des signes distinctifs qui caractérisoient la maladie, étoient subordonnés à la diversité des tempéramens, des âges, du sexe, à la quantité du levain transmis dans le sang, au mauvais régime, & aux différens périodes du mal; car quoique toutes les Pestes reconnoissent un même principe, & un levain de même nature, elles ne se montrent pas sous les mêmes dehors; & on verra dans un moment que dans les différens temps de cette maladie, les symptômes qui l'accompagnent, varient, par les degrés de violence, de leur nombre, de leur rapidité & de leur complication; mais on doit observer que le symptôme général & constant dans la Peste, surtout au commencement du second période, étoit une crainte & une terreur qui s'emparoit de tous les malades, un abatte-

ment inexprimable, portés au point de défespérer totalement de leur salut, & de se regarder, à la premiere impression du mal, comme destinés à une mort inévitable; aussi voyoit-on toujours sur leur visage l'empreinte de la plus profonde consternation, & des approches de la mort.

On sera peut-être étonné, & on aura peine à croire que les corps des malades, aussi vivement affectés, ne répandissent des exhalaisons d'une odeur forte & infecte; mais on ne sentoit auprès d'eux qu'une odeur fade & douceâtre, qui portoit quelquefois à la tête, si on y passoit quelques momens, mais qui se communiquoit promptement à tout ce qui servoit à leur usage, aux meubles & à la chambre, qui conservoient cette même odeur, jusqu'à ce qu'elles eussent été parfumées & exposées au grand air pendant plusieurs jours.



CHAPITRE TROISIEME.

*Des différens périodes de la Peste de
Marseille.*

LA Peste de Marseille a parcouru les mêmes temps qu'elle a coutume de suivre dans les contrées où elle prend naissance, & dans tous les endroits où elle se communique, comme à Constantinople & dans les différentes Echelles du Levant. Elle commence presque toujours par un petit nombre de malades, sans éprouver même des accidens violens, & la mort de ceux qui y succombent, n'est ni rapide ni précipitée; aussi les Naturels & les Etrangers qui y commercent, n'en font point alarmés; ce n'est qu'après quelques morts promptes, & un plus grand nombre de malades, que les premiers font quelque attention à ce mal, sans interrompre pourtant leur travail, leur commerce

& leur communication ordinaire , rendant tous les services possibles à ceux qui en sont attaqués ; les Etrangers au contraire , forcés de résider dans ces Villes suspectes , sont toujours dans la crainte , & prennent toutes les précautions possibles pour ne communiquer en aucune maniere dans les quartiers où le mal s'est déclaré : c'est là le premier période de la maladie , qui dure un mois & demi ou environ.

Le second qui lui succede , s'annonce toujours d'une maniere plus vive ; le nombre des malades augmente à vue d'œil , & la mortalité est plus considérable & plus rapide ; tous les accidens se renforcent , & le ravage s'étend de plus en plus dans les différens quartiers de la Ville. Quoique la Peste soit communément moins funeste dans tout l'Orient , soit par la fécurité & la confiance où vivent les Turcs , ou par la sobriété & le régime qu'ils observent , elle y déploie pourtant de temps

à autre sa fureur d'une maniere si violente à Constantinople même (1), que les principaux Officiers de la Porte, & le Sultan lui-même, s'éloignent de l'embrasement pestilential, & fixe pendant quelque temps son séjour à Andrinople, jusqu'à ce que le fort de la Peste soit tombé; les Ambassadeurs de différentes Cours qui y résident, prennent aussi cette sage précaution, & se retirent dans des maisons de campagne, où elle pénètre pourtant quelquefois par le moyen des Esclaves ou des Pourvoyeurs qui ont communiqué au dehors avec des personnes infectées; mais on a constamment observé que dans toutes les Pestes qui avoient désolé cette Capitale de l'Empire Ottoman, le Serrail

(1) En 1713, la Peste fit un ravage si terrible à Constantinople, que le 27 Mai on enleva dans un jour, par une seule porte, dix-huit cents cadavres, & il y eut cette même journée, dans le reste de la Ville, trois mille six cent morts; ce qui fait cinq mille quatre cents personnes.

avoit été toujours épargné , & que ce féjour ou cette prifon des femmes du Sultan, fi exactement gardée, & inaccessible à tous les hommes, l'avoit été pareillement à la contagion & à la maladie.

Ce période, plus ou moins violent dans tous les endroits du Levant où la Peste eft déclarée, n'eft pas pour l'ordinaire auffi prolongé que le premier ; après l'efpace d'un mois tout au plus, le carnage diminue, la maladie devient plus traitable, les accidens font moins preffans, & le plus grand nombre de ceux qui en font atteints, échappe au danger.

C'eft pour-lors que commence le troifieme période, bien fenfible & manifefte par la rémiffion des accidens & la diminution de la mortalité ; il paroît même dans ce temps, qui varie beaucoup dans fa déclinaifon, une fufpenfion prefque totale des nouveaux malades, & on fe flatte déjà de l'entiere extinc tion du mal, mais il fe renouvelle prefque toujours dans
l'apparence

l'apparence du calme attaché à ce troisième période, quoique d'une manière bien plus foible & plus légère, jusqu'à ce qu'elle cesse totalement.

Il arrive encore qu'elle se perpétue, ou se renouvelle continuellement dans les Villes peuplées comme Constantinople, par le commerce inévitable des marchandises, des meubles & des hommes qui y parviennent sans cesse des contrées attaquées de la Peste, & des endroits particulièrement infectés.

La marche ordinaire de ces divers périodes de la Peste, & leur succession avec les mêmes circonstances, ont été également observés dans celle de Marseille. Lorsqu'elle fut apportée, comme il sera prouvé dans la seconde partie, par l'équipage & les marchandises du navire du Capitaine Chatand, & qu'elle eut passé des infirmeries dans la Ville, les familles des Matelots de ce vaisseau, ou celles des Contrebandiers, & des Receleuses des

marchandises suspectes, qui en furent frappées, n'éprouverent d'abord que des accidens assez légers en apparence, mais qui devenoient mortels ; dans l'espace de quelques jours, l'invasion du mal n'étoit pas alarmante, & on ne remarqua parmi ces malades qui se succédoient journellement, que quelques morts assez promptes, qu'on attribua même à des causes & des effets particuliers.

À la fin de ce premier période, qui commença dans le mois de Juin, le mal alloit assez lentement, mais il faisoit pourtant des progrès dans toute la rue de Lescale, & dans les plus voisines ; quelques jours après, il se jeta avec plus de rapidité sur les quartiers qui répondoient à ces premières rues infectées : les morts étoient plus promptes & plus multipliées, les accidens plus pressans, & le nombre des malades augmentoit de jour à autre, ce qui continua pendant trois semaines.

Après ce temps, la maladie parut s'ar-

rêter, & donner un relâche si marqué, qu'on se flatta pendant quelques jours qu'elle étoit entièrement dissipée, ou du moins qu'elle le feroit bientôt; mais cette malheureuse treve, & cette suspension apparente, qui encouragerent si fort le Peuple & les Magistrats, n'étoient que le passage intermédiaire de la fin du premier période vers le second, où le mal préparoit de nouvelles forces, & toute la réunion de son levain, pour surprendre & enlever tous ceux qui s'y trouveroient exposés.

Ce second période ne tarda à paroître, & présenta dans son commencement, les signes les plus funestes de sa violence & de sa rapidité, par un plus grand nombre de malades, par les accidens les plus terribles, & par des morts les plus précipitées. Le mal se répandit vers le 12 du mois d'Août, avec une célérité incroyable dans la Ville; tous les quartiers furent en même temps attaqués, & pres-

que toutes les maisons frappées de la contagion ; elle enlevoit journellement mille, douze & quatorze cents personnes , & souvent deux mille , dans les derniers jours de ce mois & au commencement de Septembre : peu de malades échapperent à ces jours de ravage & de destruction , qui continuerent jusqu'à la fin de ce dernier mois , temps auquel finit ce période , si meurtrier , qui avoit inondé toute la Ville de cadavres , de mourans & de malades.

La maladie parvint à son troisieme période vers le milieu du mois d'Octobre , & parut s'adoucir d'une maniere sensible , non-seulement par le nombre des malades qui diminua considérablement , mais encore par la rémission des symptomes dont elle étoit ci-devant accompagnée ; la plupart n'éprouvoient que des frissons très-légers , & passaient promptement à une petite fièvre très-modérée , suivie bientôt après d'une légère moiteur qui procuroit

la favorable éruption des bubons ou des autres tumeurs critiques ; ceux même en qui les naufées , les vomiffemens ou le cours de ventre , précédoient la sortie des bubons , étoient bientôt calmés par le plus léger cordial , ou par les absorbans les plus doux ; les seuls efforts de la nature conduisoient d'eux-mêmes cette louable suppuration des tumeurs salutaires , qui dépuroit insensiblement la masse du sang , & permettoit aux malades de sortir & de grossir le nombre de ceux à qui on avoit déjà donné le nom de Peste ambulante.

La maladie alla toujours en diminuant à la fin de Novembre & dans le mois de Décembre ; quoiqu'il y eût , de cinq en cinq , ou de six en six jours , quelque nouveau malade dans le commencement de Janvier , ce petit nombre fut réduit , encore vers la fin de ce mois , & ils ne paroissoient que de loin en loin , & de douze en quinze jours , avec une rémis-

tion plus marquée de tous les accidens , lorsqu'il en survenoit , & une suspension sensible de contagion. Ce dernier période est toujours annoncé & suivi dans toutes les Pestes , non-seulement d'un plus petit nombre de malades , de la rémission sensible des accidens chez ceux qui en sont attaqués , & des espérances presque assurées de leur guérison , mais on observe encore qu'elle se communique d'une maniere bien différente des précédens périodes , & qu'en perdant les forces de son action sur les corps , celles de son développement & de sa communication s'éteignoient & se dissipoiént.

L'uniformité de ces divers périodes de la Peste de Marseille , parfaitement ressemblans à ceux des autres Pestes ; le concours des mêmes accidens , & leur variété dans les différens sujets qui en étoient attaqués ; la violence & la rapidité du mal dans son second période ; sa rémission successive dans le dernier ; enfin , l'entiere

réunion de toutes les circonstances, prouvent évidemment que la Peste de Marseille étoit de la même nature que toutes les autres Pestes observées jusqu'ici ; qu'elle s'est communiquée & répandue de même par la voie de la contagion, dans les autres Villes de la Provence.

Ce premier calme si désiré du troisieme période , rassura beaucoup le reste des Habitans ; ceux qui étoient renfermés dans leurs maisons depuis si long-temps , se montrèrent dans les rues entièrement débarrassées des objets affreux des cadavres & des malades, mais ils ne parloient à leurs amis & à leurs proches parens qu'ils pouvoient y trouver, que de loin ; & avec la précaution de longs bâtons, ou des cannes de huit à dix pieds de long, à qui on donna le nom de bâton de St. Roch.

L'ordre & la regle furent établis dans la Ville, les boutiques ouvertes , & les nécessités de la vie exposées en vente ;

on s'occupa dès-lors des moyens les plus efficaces pour prévenir les rechûtes , & satisfaire en même temps à l'empressement du nombre prodigieux des personnes qui vouloient se marier , & dont une grande partie portoit encore les marques de la suppuration de leurs bubons & de leurs charbons.

Je fus nommé par M. de Langeron , Commandant de la Ville , avec M. Faybesse , Chirurgien-Major , parti de Montpellier avec nous , pour visiter & examiner les personnes de l'un & de l'autre sexe , qui pourroient , sans crainte de renouveler la maladie , contracter un engagement , & la communication du mariage ; mais le levain pestilentiel avoit sans doute laissé (1) des impressions d'une acri-

(1) Ces deux observations furent communiquées par l'Auteur , à son retour de Marseille , à M. Astruc , Professeur de Montpellier , qui en fit usage dans sa Dissertation sur la Peste de Provence.

monie si vive dans les humeurs, qu'ils étoient tous entraînés par les fureurs de l'amour, & que plusieurs ne faisoient pas façon de médire, en leur refusant le certificat de permission, qu'ils alloient dès ce moment avancer la couche nuptiale, & jouir de l'objet si ardemment désiré.

On a même vu dans l'Hôpital & les Infirmeries, des convalescens de l'un & de l'autre sexe, s'abandonner brutalement au crime, aux yeux mêmes des Directeurs de ces maisons, & de plusieurs autres témoins; ces mouvemens intérieurs étoient encore soutenus par d'autres motifs bien pressans pour le mariage; le vuide affreux que la mortalité avoit laissé dans la Ville; les Artisans & les gens de toute sorte d'état, restés seuls, sans famille, sans parens, & même sans voisins, ne pouvant s'occuper de leur travail, ni se préparer leur nourriture, devoient nécessairement soupirer après les liens du mariage, & plusieurs à qui la misere & l'indigence ne

permettoient pas auparavant de penser à cette union , devenus tout à coup riches par la mort de plusieurs familles , & par des héritages inespérés , & quelquefois surpris , se hâtoient de partager & de jouir de leurs biens avec une femme , tandis que des filles de tout âge , ou de jeunes veuves , aussi embarrassées de leur état que de leur bien , se trouvoient dans l'agréable nécessité de se choisir promptement des époux.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine de la Peste.

SI l'on consulte les Historiens , qui ont exposé dans leurs écrits l'origine des anciennes Pestes arrivées de leur temps , & les faits certains qu'ils nous ont transmis

sur l'invasion de cette maladie dans les Villes, les Provinces & les Royaumes, on trouvera dans tous qu'elles ont toujours pris naissance dans les climats brûlans de l'Afrique, d'où elles se sont répandues dans les différentes Provinces qu'elles ont successivement désolées.

La Peste la plus ancienne, dont nous ayions une connoissance assurée, qui se déclara quatre cents trente ans avant Jesus-Christ, commença en Ethiopie, en Egypte, d'où elle passa en Perse, infecta ensuite toute la Grece, & fut portée au Pirée ou port d'Athenes, d'où elle se communiqua promptement à la Haute-Ville. Thucidide, qui s'y trouvoit, en fut lui-même attaqué, & on peut s'en rapporter à son témoignage.

Celle qui se manifesta sous Marc-Aurele, & que Galien éprouva lui-même, eut, selon le rapport de ce grand Médecin, la même origine; elle fut portée en Italie & à Rome, par Lucius-Verus, Général

de l'Armée romaine, qui, après avoir terminé la guerre avec les Parthes, où elle s'étoit déjà montrée, principalement du côté de Nisibe, la conduisit, pour ainsi dire, de Province en Province, avec ses troupes, dans toute l'Italie, & dans la Capitale, où elle fit de si grands ravages, que toutes les Villes & les Campagnes en furent désertes.

Procopé & Evagre sont les deux Historiens oculaires qui nous ont laissé le détail de la Peste survenue vers le commencement de la quinzieme année de l'empire de Justinien. Evagre eut le malheur d'en être attaqué, & d'y perdre sa femme avec une partie de sa famille : l'un & l'autre assurent qu'elle fut d'abord portée d'Egypte, où elle avoit pénétré par l'Ethiopie, à Constantinople. Après avoir parcouru la Syrie, la Grece, les Indes orientales, elle passa du Levant en Sicile, à Gênes, & se répandit l'année suivante dans la Savoie, la Provence,

le Dauphiné; pénétra en Espagne & dans toute la Castille, & finit par de nouveaux ravages en Angleterre, en Ecoffe, en Irlande: cette Peste fut presque aussi générale que celle de 1330, dont parle Vinarius, qui enleva, dans toutes les parties du monde connu, plus de la moitié de ses Habitans.

Nous devons à St. Cyprien la relation de la Peste, qui se déclara sous l'empire de Gallus & de Volufien; & qui, après avoir désolé l'Egypte, où elle avoit commencé, se répandit, comme un torrent, dans toutes les Villes de l'Achaïe, y détruisit les Armées romaines & les Troupes des Goths; passa ensuite en Italie, avec le foible reste de l'Armée, échappé à sa violence, & désola principalement Rome, où elle donna un nouvel éclat à la Religion chrétienne, par l'ardente charité de tous ceux qui la professoient, qui sacrifèrent volontairement leur vie pour

le service des pestiférés, & tous leurs biens pour le secours de la Ville.

On voit évidemment, par le témoignage uniforme de tous les Historiens qui ont écrit sur l'origine des Pestes anciennes, qui en ont été les témoins, & attaqués même de cette maladie, qu'elles ont toutes pris naissance en Afrique, d'où elles se sont communiquées dans les différentes parties du monde.

On a encore observé que l'Europe a été plus ou moins exposée aux ravages de cette maladie, selon qu'elle a fait plus ou moins de commerce dans les Pays orientaux: c'est sans doute par cette raison que Marseille, Maguelone, & ensuite Montpellier, ont été plus souvent frappées de ce fléau, que toutes les autres Villes de France, où elles s'est constamment introduite par la communication des personnes qui commerçoient dans le Levant, & par le transport des marchandises infectées.

de ce levain ; la premiere de ces Villes ayant effuyé vingt-une fois cette fatale révolution, en y comprenant la derniere de 1720, & Maguelone & Montpellier, onze fois, jusqu'à celle qui parut le 6 Juillet 1629, & continua jusqu'à la fin de Février de l'année suivante.

Maguelone, située sur les bords de la méditerranée, y étoit principalement exposée par les fréquentes descentes des Sarrafins ; ce qui détermina Charlemagne, lors de son retour d'Espagne, à détruire cette Ville, & à faire passer ses Habitans plus avant dans les terres, pour les délivrer des incursions de ces barbares Africains, & de la fièvre pestilentielle qu'ils y apportent presque toujours. Pour-lors les Citoyens de Maguelone s'étant successivement retirés dans deux grands Villages, les réunirent par de nouvelles constructions, & en formerent la Ville de Montpellier.

Les quatre Médecins de cette Ville,

envoyés par la Cour, avec deux Chirurgiens-Majors (1), rejeterent cette opinion commune & générale, sur l'origine de la Peste actuelle de Marseille, & l'imputerent uniquement au dérangement des saisons qui avoient précédé (disoient-ils) cette maladie, à la mauvaise qualité du bled & des autres alimens dont le Peuple s'étoit nourri, & à la terreur générale qui s'étoit emparée de tous les esprits.

Tout étoit préparé d'avance pour soutenir & accréditer ce systême: nous avons reçu à Aix, avec les ordres les plus pressans de son Altesse royale Mgr. le Régent, pour nous rendre, sans aucun retardement, à Marseille, deux mémoires de M. Chirac, son premier Médecin, qui avoit la pleine & entière confiance de son Altesse royale: dans le premier, que j'ai encore en original, & dont voici le précis, ce savant

(1) Soullier, Faybesse,

Médecin nous marquoit qu'après l'examen le plus attentif des différentes relations envoyées à la Cour, & des accidens dont la maladie de Marseille étoit accompagnée, il jugeoit :

1°. Que ce n'étoit qu'une fièvre maligne ordinaire, entièrement semblable à celle qu'il avoit traitée en 1674 à Rochefort, où il avoit été envoyé par ordre du Roi; comme aussi aux fièvres malignes épidémiques qui se déclarerent en 1709 & 1710 en différentes Provinces du Royaume, à qui il ne manqua que le nom de Peste, ou, pour mieux dire, la crainte, l'abandon & le désespoir, si généralement répandus dans Marseille.

2°. Que cette fièvre, qui alarma si fort tout le Royaume, a été uniquement produite par la mauvaise nourriture, & que la preuve en résulloit de ce qu'elle avoit principalement attaqué, dans son commencement, le bas Peuple, les Matelots, les Portes-faix qui avoient ouvert les bal-

lots de marchandises prétendues suspectes, & que cette maladie n'avoit jamais été apportée du Levant, ni développée dans le vaisseau du Capitaine Chataud.

3°. Qu'on ne devoit pas être surpris si cette fièvre avoit fait des progrès considérables dans une Ville aussi peuplée que Marseille, par la négligence des Magistrats, & le peu de soin de la part des Médecins de cette Ville, qui n'avoient pas secouru les malades, & qu'on pouvoit regarder avec certitude, la crainte & la terreur dont tous les Habitans avoient été saisis, comme l'unique cause de sa violence & de ses ravages.

Dans le second mémoire, dont je n'ai que la copie, & qui trouvera sa place dans le chapitre de la curation, il présentoit le traitement général & méthodique d'une maladie qu'il ne connoissoit pas, & vouloit l'affujettir aux mêmes remèdes dont il prétendoit avoir éprouvé l'efficacité & le succès dans les fièvres.

malignes épidémiques qu'il avoit traitées à Rochefort.

Les grands hommes ont quelquefois le foible de vouloir tout ramener à leurs idées & à leurs principes; l'étendue même de leurs lumieres les empêche souvent de rapprocher les objets qui font à une trop grande distance, parce qu'ils croient & se flattent de les reconnoître dans leur véritable position: ce célèbre Médecin, qui n'avoit jamais vu la Peste, & qui se persuadoit que celle de Marseille n'étoit qu'une fièvre maligne ordinaire, confondoit totalement ces deux maladies, & se trompoit évidemment sur leur nature, & sur les secours qu'on devoit y opposer; il étoit même si obstinément attaché à son sentiment, qu'on m'assura d'une maniere positive, que dans le temps que ses deux mémoires nous furent adressés, il y avoit une lettre particuliere de sa part à M. Chicoyneau son gendre, & à M. Verny, son ami & son contemporain, où il leur marquoit ex-

pressément de détruire, par leurs discours, leur fermeté & leurs écrits, la fausse idée qu'on avoit de la Peste de Marseille, & de la prétendue contagion de cette maladie : mais M. Deidier & moi n'eûmes aucune connoissance de cette lettre, & nous entrâmes le lendemain à Marseille, sans qu'elle nous eût été communiquée.

On ne manqua pas de suivre les directions inspirées dans les deux mémoires de M. Chirac; &, soit que les Médecins de Montpellier fussent convaincus de la solidité de ses raisons, soit que ses lumieres, ou le canal des graces & des récompenses dont il dispoisoit auprès de son Altesse royale (1), eussent porté la conviction

(1) La Cour avoit expressément ordonné aux quatre Médecins envoyés de Montpellier, de ne recevoir aucun honoraire, rétribution ou gratification des malades qu'ils traiteroient, se réservant la récompense qu'elle jugeroit à propos de leur accorder après leur service; mais elle donna en même temps l'ordre au Corps municipal de la Ville de leur fournir le logement, la table & tout ce qu'ils pourroient demander pour leurs besoins ou leurs commodités.

dans leur esprit, on adopta généralement toutes ses idées, & on publia bientôt dans différens écrits, que la mauvaise nourriture, la terreur & l'abandon, étoient l'unique cause de cette fièvre maligne, & des ravages qu'elle faisoit dans la Ville.

Il ne convenoit ni à mon âge, ni à mon peu d'expérience dans la pratique de la Médecine, de m'élever contre ce système, & de vouloir combattre une opinion que ces trois habiles Médecins, avec qui j'étois venu de Montpellier, & avec qui je vivois, avoient décidément adoptée; je me contentai de ramasser tous les faits qui pouvoient établir l'origine & les causes de cette maladie, de multiplier mes observations sur sa nature, la variété des symptômes dont elle étoit accompagnée, & de tenir un journal exact du bon & du mauvais succès des remèdes qu'on employoit; mais je voyois sensiblement que toutes les conjectures qu'on

s'efforçoit d'étayer des raisonnemens les plus spécieux , en découvroient encore plus le vuide , & se trouvoient entièrement opposées à tout ce qui avoit précédé l'invasion de la Peste dans cette Ville.

On a bien reconnu dans tous le temps, la mauvaise qualité des alimens, & la disette, comme une des causes capables de produire des maladies épidémiques malignes, qui ont souvent détruit des armées entières, & ravagé des Provinces. Les fievres malignes qui se manifestèrent dans tout le Royaume en 1709 & en 1710, ne pouvoient être imputées qu'à cette disette générale, qui força la plus grande partie du Peuple à se nourrir d'un bled gâté, & de tout ce qu'il trouvoit à manger; mais cette cause ne pouvoit avoir influé en aucune maniere sur la Peste de Marseille, puisque tout y étoit dans l'abondance, & que le Peuple & les Artisans y jouissoient d'une aisance plus mar-

quée encore que dans les années précédentes.

On voulut réunir à cette cause, pour en augmenter l'activité & la violence, le dérangement des saisons, & l'insalubrité de l'air. On fait bien par l'expérience, que de longues sécheresses ou des pluies abondantes continuées pendant long-temps, des chaleurs prématurées & soutenues, ou des variétés considérables dans l'atmosphère de l'air, tels que les passages subits du chaud au froid, ou de celui-ci au premier, occasionnent des révolutions considérables dans nos corps, & produisent ces fièvres catharrales, ces rhumes épidémiques, ces fluxions malignes qu'on éprouve si souvent par les intempéries de l'air; mais on pouvoit, avec d'autant moins de fondement, faire l'application de ces causes, à celles de la Peste de Marseille, que les saisons avoient constamment suivi leur cours ordinaire, & que les variations de l'air avoient été moins

sensibles & moins fréquentes dans cette année, si on en excepte le terrible orage qu'on y effuya la nuit du 21 au 22 Juillet 1720, où les éclairs & les tonnerres furent si effroyables, qu'on ne se souvenoit pas d'en avoir ouï de semblables; que la foudre tomba sur plusieurs maisons, sans blesser personne, & que toute la Ville en fut troublée; mais la Peste avoit déjà gagné, avant ce temps, différens quartiers, & ce ne fut que plusieurs jours après qu'elle se répandit plus généralement, & avec plus de violence, dans toute la Ville.

Enfin, il est certain (& différentes contrées ne l'éprouvent malheureusement que trop souvent) que le sein de la terre est plein de causes mortelles, & renferme dans ses immenses réservoirs des matieres dangereuses, dont les exhalaisons répandues dans l'air, infectent ce fluide, & le rendent si funeste aux hommes & aux animaux : on ne peut encore révoquer
en

en doute, par une expérience journaliere, que l'atmosphere de l'air, chargé de différentes émanations qui s'élevent des eaux stagnantes, bourbeufes, des étangs & des endroits marécageux, ne détermine souvent des maladies épidémiques, & des fievres malignes dans les terres qui y font exposées; mais la salubrité constante de l'air de Marseille, éloignoit toute idée, & la plus légère présomption sur ces vapeurs dangereufes, puisqu'il n'y a dans cette Ville, ni dans son voisinage, aucune mine de métal, de minéral quelconque, ni aucune source d'eaux minérales.

Ces différens faits, que j'avois recueillis dans le mémorial de la Ville, qui m'avoient été attestés par les personnes en place, & par toutes les classes des Citoyens, me persuaderent de plus en plus qu'on ne pouvoit, avec la plus légère apparence de fondement, attribuer la Peste de Marseille à aucune des causes communes des maladies épidémiques, & que le systême

de M. Chirac, que les Médecins vouloient foutenir , étoit ruineux de toute part.

Je les communiquai à M. Deidier , avec qui j'étois lié d'une maniere plus particuliere , & je n'oubliai rien pour le détourner du deffein où il étoit de publier au plutôôt ces mêmes idées & ce même fyftême , que je voyois évidemment démontrés faux par tous les faits conſignés dans les registres publics , ou l'engager du moins à attendre des éclairciſſemens plus affurés , & des preuves plus complettes ; il parut d'abord ſe rendre à mes raifons , & être convaincu d'une partie des difficultés que je lui avois propoſées ; mais bientôt après , l'amour-propre qui le dominoit ſupérieure-ment , la fureur des ſyſtêmes dont il avoit été toujours tourmenté dans l'Univerſité où il étoit Profefſeur depuis long-temps , & plus encore la gloire de paroître ſur la ſcene , qu'il ne vouloit pas céder à Mrs. Chicoyneau & Verny , qui venoient de donner au Public la relation de l'origine

& des causes de la Peste : tous ces différens motifs l'emportèrent sur mes foibles représentations, & lui firent hasarder deux lettres adressées à M. Montresse, Professeur à Valence, & qui furent imprimées dans cette Ville, où il prétendit prouver que l'irrégularité des saisons, les mauvais alimens & le bled gâté, étoient l'unique cause de la Peste de Marseille.

Ces premières lettres furent bientôt suivies des observations particulières sur la bile des cadavres des pestiférés, injectée dans les veines jugulaires ou crurales des chiens, qui produisoit dans ces animaux tous les symptômes de la Peste; d'où il concluoit que la bile porracée & verdâtre, trouvée dans la vésicule du fiel de ces cadavres, ne pouvoit avoir contracté ce vice que par les mauvais alimens, & des indigestions accumulées qui avoient épaissi le sang, & occasionné cette altération dans la bile, qu'il regardoit comme le principe & la véritable cause de la Peste.

Ses observations (1) furent vivement attaquées par deux Médecins , & les conséquences qu'il en prétendoit tirer, totalement réfutées : on lui prouva d'abord , 1^o. par des faits certains & incontestables, que l'irrégularité des saisons, les mauvais alimens dont il disoit que le Peuple s'étoit nourri; les chaleurs excessives soutenues d'un vent de sud très-chaud, qui avoient épaissi, selon lui, le sang, & changé la nature de la bile, étoient une pure fable; qu'on s'étoit prévalu de sa crédulité, & du desir qu'il avoit d'imaginer & trouver des causes qui n'avoient aucune réalité pour pouvoir les adapter à son systême.

2^o. Que la bile verdissoit toujours par le mélange des acides, & que cette couleur, étrangere à la bile, disparoissoit par le mélange des alkalis, qui précipitoient l'acide qui la lui donnoit.

(1) Première expérience de M. Couzier, Médecin à Alais.

3°. Se flattant toujours que le sel de tartre qui avoit changé la couleur verte de la bile, ou approchant du noir, en une couleur jaune constante, pourroit ne plus donner la Peste aux chiens, ce sel fourniroit, selon toute apparence, un remede assuré pour détruire le vice de la bile des hommes attaqués de la Peste.

4°. On lui opposa les observations de M. Couzier, qui, ayant délayé du sang d'un homme mort de la Peste, dans une quantité d'eau tiède, & l'ayant injecté dans la veine crurale d'un chien, fit périr l'animal le troisieme jour, avec les signes ordinaires de la Peste.

5°. On lui démontra (& cela n'étoit pas difficile) que les causes rapportées dans ses observations, furent bien plus actives en 1709, puisqu'il y eut une affreuse disette de bled & de toute sorte de denrées; que le Peuple ne se nourrit que de très-mauvais alimens capables d'altérer la bile, pour parler son langage; que le

froid fut excessif, bien propre à épaisfir le fang, & à le rendre plus fufceptible des impreffions de cette bile gâtée : mais ces cruels changemens dans les faifons, cette terrible famine, ne produifirent qu'une fievre maligne prefque générale, toute différente de la Pefte, puisque les mêmes remedes qui guériffoient celle-là, faifoient périr tous les malades atteints de celle-ci; ainfi cette prétendue irrégularité des faifons, cette difette du bled qui avoit précédé, felon lui, la Pefte de Marseille, n'étoient qu'une pure fuppoftion entièrement contraire à la vérité.

Je n'entreraï pas ici dans la difcuftion ou l'examen des différentes opinions que les Phyficiens ou les Médecins ont imaginées ou adoptées fur les caufes de la Pefte; leur diverfité & les contradictions manifeftes qu'elles préfentent, prouvent affez combien elles font éloignées même de la plus légère vraifemblance.

Les uns fe font déterminés pour un acide

coagulant nos humeurs, & leur communiquant en même temps un fond d'acrimonie qui suspendoit & arrêtoit le passage de la lymphe dans le corps glanduleux, & celui du sang dans les vaisseaux fanguins, qui déterminoient les bubons, les pustules & les charbons.

Les autres ont donné la préférence aux alkalis corrosifs, capables, par leur action sur notre sang, de le fondre & de porter une vive irritation dans tous les visceres; d'où ils ont déduit les engorgemens, les dépôts, le gonflement de différentes parties, leur érosion, la chaleur brûlante, & les hémorrhagies auxquelles les malades étoient exposés.

Quelques-uns même ont tenté le bizarre alliage de ces deux especes de sels, pour produire séparément & en même temps les différens accidens de la Peste, tandis que plusieurs autres (1) ont eu recours

(1) Kirker, Langius; Deidier, Professeur de l'Uni-

à la ridicule existence & la prodigieuse multiplication des vers pestilentiels, avec des aîles, pour parcourir & se porter avec plus de vitesse dans les maisons & les quartiers qu'ils devoient infecter & désoler.

Lorsque les causes sont impénétrables, c'est abuser de la raison, & se livrer, de dessein prémédité, à la surprise & à l'erreur, que de vouloir en établir d'incertaines, & chercher dans notre imagination l'affurance des agens que la nature peut mettre en mouvement pour ses ouvrages, tandis que les phénomènes les plus simples & les plus communs, perdent à nos yeux les causes qui les produisent, & que les expériences mêmes que nous croyons les mieux fondées, sont souvent démenties par d'autres qui leur sont opposées,

versité de Montpellier, envoyé, par la Cour, à Marseille; Lefevre, Professeur de Besançon, dans une these imprimée en 1722.

ou qui balancent du moins la certitude que nous nous efforçons de leur donner; ainsi, dans l'éloignement immense où nous sommes des véritables causes de la Peste, & de la maniere dont elles opèrent leur effet, contentons-nous, dans les bornes étroites de nos connoissances, de suivre les premières traces qu'elles peuvent nous présenter.

CHAPITRE SECOND.

Des causes sensibles & naturelles de l'invasion de la Peste à Marseille.

CE n'est point dans des sources imaginaires ou des principes inconnus, qu'on peut espérer de trouver la véritable cause ou le premier levain pestilentiel qui a défolé cette malheureuse Ville, s'est répandu dans toute la Provence, & a pénétré même dans le Gévaudan & le Bas-Languedoc; le prétendu dérangement des saisons, &

la chimérique infection de l'air , ne peuvent avoir eu aucune part au développement de cette maladie , puisqu'il a été déjà prouvé que ces premières avoient constamment suivi le cours ordinaire de la nature , & que la salubrité de l'air n'avoit point été changée par des émanations étrangères , ou par de funestes exhalaisons sorties du sein de la terre.

La mauvaise qualité du bled , ou la disette , la quantité des fruits dont on veut que le Peuple se soit gorgé avant qu'ils ne fussent parvenus à leur parfaite maturité , ne méritent pas plus de créance , ayant été démentis par le témoignage public : on s'est inutilement efforcé de faire une fausse application des causes des maladies épidémiques , à celles de la Peste ; la crainte , la terreur & l'abandon que ces trois Médecins publient , conformément au système de M. Chirac , comme le principe de la maladie , ne pouvoient avoir la moindre réalité dans

son commencement, puisque, malgré bien des malades & des morts, on ne la connoissoit pas encore, & que les parens, les amis & les voisins donnoient, sans aucune défiance, & par conséquent sans aucune crainte, tous leurs soins & les secours possibles à tous ceux qui en étoient déjà attaqués : ce ne fut qu'après les avis réitérés des Médecins de la Ville, & les prompts ravages du mal, qu'on commença à le craindre, & que la mortalité inspira de la frayeur & de l'étonnement.

Marseille jouissoit, par l'étendue & le succès de son commerce, de l'abondance & de toutes les commodités de la vie; tout annonçoit à ses Habitans la continuation de leur bonheur & de leur tranquillité, lorsque l'arrivée du navire du Capitaine Chataud changea tout à coup leurs flatteuses espérances en deuil & en gémissemens.

Ce vaisseau étoit parti de Seyde le 31 Janvier 1720, avec patente nette, c'est-

à-dire , qu'il n'y avoit aucun soupçon de Peste dans cette Ville (1). Le Capitaine fut à Tripoli de Syrie, tant pour y réparer les mâts de son vaisseau, que pour charger de nouvelles marchandises; on le força même d'y embarquer quelques Turcs qui devoient descendre en Chypre; un de ces Turcs tomba malade dès le lendemain qu'on eut fait voile, & périt le troisieme jour de sa maladie; deux Matelots de l'équipage, commandés pour le jeter à la mer, avoient à peine touché au cadavre, que le maître du navire (appelé vulgairement le Nocher) leur ordonna de se retirer, & de laisser faire cet ouvrage à ceux de sa Nation.

Deux jours après, ces deux Matelots tomberent malades, & périrent fort brus-

(1) J'appris, trois mois après mon séjour à Marseille, par le Consul François, que la Peste n'étoit pas publiquement déclarée dans cette Echelle; mais qu'il y avoit déjà eu plusieurs malades qui en avoient péri, lors du départ du Capitaine Chataud.

quement ; deux autres furent également surpris du même mal , & y succomberent avec le Chirurgien qui les avoit traités ; pour-lors le Capitaine Chataud , effrayé de ces morts promptes , se sépara du reste de l'équipage , & se retira dans la poupe , d'où il donna ses ordres pendant tout le temps de la traversée : trois autres Matelots étant encore malades , & se trouvant sans Chirurgien , il relâcha à Livourne , où ils périrent de la même manière que les autres.

Le Capitaine , en arrivant à Marseille , le 25 Mai 1720 , communiqua aux Intendans de la santé , le certificat du Médecin & du Chirurgien des Infirmeries de Livourne , qui portoit que les malades de son équipage étoient morts d'une fièvre maligne pestilentielle , & leur déclara en même temps la mort antécédente de plusieurs hommes sur son bord.

Des présomptions aussi fortes , approchant même de la certitude , sur la nature

& le caractère de la maladie qui avoit enlevé les Matelots de l'équipage du Capitaine, devoient absolument s'opposer au débarquement de ses marchandises dans les Infirmeries , & les faire nécessairement renvoyer en l'Isle de Jarre (1), comme c'est l'usage constant pour tous les bâtimens chargés de marchandises suspectes, & plus encore lorsqu'il y a eu des malades & des morts dans l'équipage ; mais la riche cargaison du vaisseau, où les plus considérables Négocians de la Ville étoient intéressés, & la vente prompte & lucrative dont ils se flattoient à la foire de Beaucaire qui approchoit, écartèrent toute idée de danger, & on reçut dans les Infirmeries, l'équipage, les passagers & ces funestes ballots, avec autant de confiance & de sécurité, que les Troyens introduisirent dans leur Ville,

(1) Isle déserte aux environs de Marseille, où l'on expose à l'air les marchandises suspectes.

le fatal cheval qui devoit l'embrafer & la détruire.

On fit plus; trois navires venans de différentes Echelles du Levant, aborderent à Marseille les 30 & 31 Mai, avec patente brute (c'est-à-dire qu'il y avoit foupçon de Peste dans le lieu de leur départ), & leurs marchandises furent pareillement déposées dans les Infirmeries; la premiere grace surprise contre toutes les regles, arrachée par la cupidité & l'intérêt, en faveur de la cargaison du navire du Capitaine Chataud, entraîna celle qui fut accordée aux autres bâtimens également suspects; ainsi on ne doit pas être surpris si le premier fond du levain pestilentiel apporté par le Capitaine Chataud, fermentant de plus en plus dans les Infirmeries, prit une nouvelle force, & se développa d'une maniere plus prompte & plus frappante, par toutes les marchandises infectées des autres navires.

Deux Portes-faix préposés à l'ouverture

& à la purge des ballots du premier Capitaine, tomberent malades au commencement même de leur travail; l'un mourut le lendemain, & l'autre deux jours après; dans ce même temps, un Matelot de l'équipage du même Capitaine, & le Mouffe de son navire, furent également frappés du mal, & périrent l'un & l'autre avec les signes distinctifs de la Peste, que le Chirurgien des Infirmeries ne voulut jamais reconnoître par ignorance, ou qu'il diffimula par complaisance & par des largesses; mais il en fut bientôt la triste victime, avec presque toute sa famille.

Ces morts précipitées, & de nouveaux malades qui se succédoient tous les jours dans les Infirmeries, alarmerent les Intendans de la santé; on appella des Chirurgiens plus expérimentés ou moins complaisans, qui remarquerent sur les cadavres de ceux qui venoient de périr, & sur les malades, les signes les plus manifestes
de

de la Peste , tels que les bubons , les charbons , & en dresserent un rapport qui augmenta les inquiétudes & les alarmes des Intendans de santé : on doubla les Gardes ; l'entrée & la sortie des Infirmeries furent interdites à tout le monde , mais le mal avoit déjà franchi ces tardives barrières , & rendu inutiles toutes les précautions qu'on prenoit : trois ou quatre familles en étoient déjà attaquées dans la rue de l'Escale , sans qu'on se défiât , en aucune maniere , de la nature & du caractère de leur mal ; les parens , les amis & les voisins leur prodiguoient sans crainte leurs services , leurs soins ; & cette communication , qu'ils regardoient comme indifférente , répandit , de proche en proche , le feu de la contagion dans toute la rue & dans les voisines.

Alors les Intendans de la santé redoublèrent leur activité , & toutes les précautions possibles ; on fit transporter , dans les ténèbres & le silence de la nuit , aux

Infirmes, les morts qui se succédoient journellement, & tous les malades dont le nombre augmentoit à vue d'œil ; on plaça même des Gardes aux portes des maisons qui avoient été déjà frappées du mal, & on enleva toutes les personnes soupçonnées d'avoir communiqué avec les malades.

Comme le mal parut ralenti pendant quelques jours, & qu'il n'y eut que très-peu de nouveaux malades, les Magistrats s'applaudissoient déjà des sages mesures qu'ils avoient prises, & la flatteuse espérance de concentrer, dans un ou deux quartiers, le levain contagieux, & de l'y détruire, avoit déjà succédé à leurs premières alarmes ; mais ils connoissoient bien peu son caractère & sa marche : on a vu dans le chapitre des périodes qu'il a coutume de parcourir, que ses commencemens sont toujours annoncés par des morts souvent promptes, & quelquefois prolongées par un petit nombre de

malades, & par une espece d'incubation qui paroît en suspendre les effets ; mais que dans ce temps même il prend de nouvelles forces pour se développer ensuite avec plus de violence, & se multiplier avec plus de rapidité : aussi quelques jours après ce calme apparent, & ce ralentissement trompeur qui en avoient imposé aux Magistrats, les différens quartiers les plus voisins de la rue de l'Escale, furent inondés de malades & de morts, &, vers la fin du mois d'Août, l'incendie pestilentiel embrasa tous ceux de la Ville, & couvrit toutes les rues de cadavres & de mourans.

Les présomptions les plus fortes, & les preuves les plus sensibles, portent d'abord à croire que la maladie s'introduisit dans la Ville, par les pacotilles ou petits ballots, que tous les Matelots des navires venant du Levant, apportent à leurs femmes & à leurs enfans, pour leur usage ou pour les vendre, & qu'ils leur

font parvenir , en les jetant pardeffus les murs des Infirmeries , à des personnes affidées qui se chargent de ce commerce clandestin ; mais ces preuves & ces présumptions se changent en certitude & en évidence , en suivant les traces & la marche de la maladie , dont les premières victimes furent précisément ceux qui avoient charrié ces marchandises , qui s'en étoient déjà servis , comme les femmes & les enfans des Matelots , aussi-bien que les Tailleurs , les faiseuses de robes , qui avoient travaillé , mis en œuvre ces funestes étoffes , & ceux enfin à qui on en avoit vendu , & plus encore par le fait que je vais rapporter , qu'on n'a jamais voulu ou osé approfondir , mais qui n'en est ni moins certain , ni moins avéré (1).

(1) On a prévenu , depuis quelques années , l'extrême danger de ce passage furtif de paquets ou petits ballots de marchandises qui pouvoient être infectées , en faisant une seconde muraille à une certaine distance de la première , pour empêcher toute communication.

Un bateau de Pêcheur aborda, la nuit du 6 au 7 Juin 1720, par des ordres particuliers, le navire du Capitaine Chataud, qui mouilloit au large, en reçut plusieurs paquets & différens petits ballots, qu'il transporta furtivement & très-aisément dans la Ville; un Marchand, demeurant rue de la Canabiere, qui va au Port, m'affura, quelques jours après notre arrivée à Marseille, qu'il avoit acheté de ce Patron du bateau, un paquet d'étoffes, contenant douze pieces de bourre de Levant, dont il avoit vendu, deux jours après, la plus grande partie, ne s'en étant réservé que deux pieces qu'il donna à une de ses nieces, qui s'empressa de la remettre à sa faiseuse de robes de chambre.

Elle la porta pendant quelques jours, lorsqu'elle apprit que sa Tailleuse étoit morte avec une de ses filles, qui avoit travaillé avec elle, d'une fièvre avec des charbons, qu'on appelloit maligne.

Il m'ajouta que cette même niece avoit été attaquée de la même maladie le 18 Juillet, & avoit péri avec un bubon sous l'aisselle droite, & deux charbons sur la cuisse du même côté, dans l'espace de quatre jours.

Cet homme fut surpris de la Peste le 24 Septembre, & succomba le 29, après cinq jours de maladie, me renouvelant, avant sa mort, la vérité de ce qu'il m'avoit confié sur l'entrée furtive du bateau chargé de marchandises infectées.

Je n'ai pas eu, dans le temps, de nouvelles connoissances, moins encore de preuves sur un nouveau transport de pareilles marchandises dans la Ville, par cette voie; mais il peut se faire qu'elle n'ait pas été employée pour cette seule fois.

Les premières familles de la rue de l'Escaie ayant été attaquées, leurs parens, leurs amis & leurs voisins ne tarderent pas à éprouver les mêmes atteintes du mal, qui gagna suc-

cessivement les quartiers les plus prochains, & ensuite toute la Ville, par une communication inévitable, non-seulement de cette rue remplie de populace, mais encore de tous ceux répandus dans les autres quartiers, qui avoient visité & secouru les malades.

Cette gradation marquée & sensible de la communication de la maladie, & la manière dont elle passa des Infirmeries dans la Ville, présentent une conviction frappante sur sa véritable source dans le vaisseau du Capitaine Chataud, puisque plusieurs personnes de son équipage en avoient péri dans la traversée ; qu'un autre Matelot & un Mouffe y avoient succombé dès qu'ils furent entrés dans les Infirmeries ; que les Portes-faix préposés à l'ouverture des ballots, avoient été subitement enlevés par le même genre de maladie, & que le Chirurgien qui avoit traité tous ces malades, le Prêtre qui les avoit administrés, qui venoient journellement à la Ville,

avoient éprouvé la même destinée : ainsi on doit être surpris, & la postérité aura peine à croire, que trois Médecins, parmi les quatre envoyés de Montpellier, se soient obstinés à publier dans leurs écrits, que le dérangement des saisons, la disette, la terreur, ont été l'unique source de la Peste de Marseille, tandis que ces différentes causes ont été démenties par le cris général, & le témoignage universel de cette Ville, de toute cette contrée, & qu'ils aient rejeté les plus naturelles & les plus manifestes de son invasion à Marseille.

CHAPITRE TROISIEME.

*De la communication ou contagion de la
Fievre pestilentielle ou la Peste.*

L'UNIVERSALITÉ des suffrages est depuis long-temps déclarée, pour la communication ou contagion de la Peste, &
ce

ce feroit vouloir la dépouiller de son essence & de son caractère, selon ses défenseurs, que de révoquer en doute la prompte & redoutable transmission de la maladie d'un pestiféré à un homme sain.

Les adverfaires de la contagion, quoiqu'en petit nombre, & sur-tout Mrs. Chicoyneau, Verny & Deidier, avec qui j'étois parti de Montpellier, réclament contre toutes les preuves des contagionnaires, & prétendent qu'il faut regarder la mortalité & les ravages de la Peste, comme une suite nécessaire de la peur & de l'abandon; ils présentent enfin, pour preuve décisive de leur sentiment, leur conservation & leur salut, pendant tout le service des pestiférés, & au milieu du prétendu danger de contagion dont ils étoient sans cesse environnés.

S'il ne s'agissoit que d'une question indifférente, ou de quelque problème qui ne tire à aucune conséquence, on laisseroit un champ libre aux partisans de la

contagion, & à leurs adverfaires, d'étayer ou renverfer, de combattre & de détruire leur différente opinion, fans fe mettre fort en peine de leur bon ou mauvais succès : mais c'est ici la matiere la plus importante qu'on puiffe traiter, qui décide du falut d'une Ville, d'une Province, d'un Royaume, & l'exemple de la Pefte de Marseille, doit inftruire à jamais tous les Souverains, des véritables & efficaces moyens, pour empêcher que cette maladie ne s'introduife dans leurs Etats, ou pour en arrêter la violence & les progrès, lorsqu'elle s'y eft malheureusement déclarée ; ainfi on ne fauroit apporter trop de circonfpection & d'exactitude dans la difcuffion des faits & l'examen des preuves qui peuvent balancer l'un & l'autre fyftême, & donner la pondérance à celui que la certitude & l'évidence doivent lui mériter.

Je présenterai ici ces faits & ces preuves, avec toute l'impartialité dont je

puis être capable : les uns font tirés des registres publics , & ceux dont j'ai été le témoin oculaire , doivent avoir la même authenticité , ayant été reconnus pour certains & publics dans ce temps , par les personnes en Place ; j'en communiquai quelques-uns à M. Astruc , ce savant Professeur de l'Université , qu'il me demanda lors de mon retour de Marseille à Montpellier.

L'expérience , de tous les temps , a démontré qu'il y avoit des maladies contagieuses , telles que la petite vérole , la galle , &c. & tout le monde fait que la petite vérole se communique par le contact , par les approches de ceux qui en sont atteints , & par l'insertion du pus variolique ; la galle , par l'attouchement de la lymphe purulente , qui s'écoule des pustules répandues sur la peau ; aussi tous ceux qui n'ont pas eu la petite vérole , & qui la craignent , ont-ils la sage précaution de ne pas entrer dans les maisons

infectées de ce levain, moins encore auprès des malades attaqués de cette maladie, comme de s'éloigner des galleux, & d'éviter le contact des linges ou des draps qui ont servi à leur usage, lorsqu'on veut s'en défendre.

La communication de ces maladies, d'un sujet à un autre, est prouvée d'une manière si évidente, par les exemples journaliers, qu'il n'est pas possible de s'y refuser : il est encore bien d'autres maladies dont la contagion n'est pas moins assurée, parce qu'indépendamment de la cause commune & générale, qui affecte indifféremment plusieurs sujets dans le même temps ; les émanations & les corpuscules qui s'échappent des corps attaqués de ces maladies, passent dans ceux qui y sont exposés, telles que les fièvres putrides ou malignes épidémiques, les dysenteries, de même nature, dont sont surpris ceux qui traitent & servent les malades, par la seule exposition aux éma-

nations qui s'élevent des corps affectés.

On fait encore, d'une maniere certaine, que les animaux ont des fievres pestilentielles, ou la Peste qui se communique rapidement d'un animal à un autre, & qui fait des ravages incroyables, sans vouloir rappeler celles qui désolèrent la Lombardie & presque toute l'Italie, en 1711, & firent périr, dans la seule campagne de Rome, pendant l'espace de neuf mois, plus de vingt-cinq mille bœufs (1). On n'a que trop malheureusement éprouvé, en différens temps, dans plusieurs Provinces de la France, ces Pestes meurtrieres pour les animaux, qui se communiquoient rapidement de l'un à l'autre; & depuis l'année derniere, celle qui, après avoir maltraité différens endroits, a déployé toute sa violence dans la Gascogne, où elle a détruit tous les animaux

(1) *Ramarini de contagiosâ epidemiâ quæ in boves irrepfit. Lancisi de bovillâ Pēstâ.*

du labourage , & arrêté par-là totalement la culture des terres.

Le même bétail est encore souvent exposé dans les Provinces méridionales , à une Peste particulière aux moutons , appelée , en langue vulgaire , la Picote ; cette maladie ravage en peu de jours des bergeries entières : il ne faut qu'un seul mouton atteint de ce mal , pour que tout le troupeau en soit bientôt frappé ; elle se communique promptement dans les bergeries voisines , si on n'a la sage précaution de séparer sur-le-champ les moutons infectés d'avec les sains , d'envoyer ces derniers dans de nouveaux pâturages , de changer même le Berger & les chiens , pour arrêter le progrès de la contagion ; souvent même , malgré tous les soins & les précautions possibles , le mal se répand au loin : j'ai vu , en 1726 , à Montpellier & dans les campagnes voisines , une mortalité la plus affreuse de ces animaux , si nécessaires dans cette contrée , où on

y élève des troupeaux immenses, n'étant pas possible, par le défaut des pâturages, de nourrir & engraisser des bœufs.

La maladie contagieuse des chiens, qui se déclara en 1764, en Bourgogne, & successivement en d'autres Provinces, dont j'ai exposé la nature & le traitement, dans un Mémoire imprimé la même année, & réimprimé en 1776, par la continuation ou le renouvellement du mal, détruisit près des deux tiers de ces animaux dans cette Province; la contagion en étoit si prompte & si manifeste, qu'un seul de ces animaux attaqué, faisoit bientôt périr la meute entière, quelque nombreuse qu'elle fût; & j'ai observé plusieurs fois que des chiens très-sains qu'on avoit voulu mettre dans des endroits où d'autres avoient été malades ou péri, étoient surpris du mal dans un ou deux jours, quoiqu'il se fût passé un temps assez considérable depuis leur destruction, & que leur habitation eût été exposée au grand air.

La contagion ou la communication des différentes maladies des hommes, reconnues & prouvées par l'expérience de tous les jours ; celle des animaux démontrée par cette même expérience, présentent des présomptions bien fortes, pour ne pas dire évidentes, sur la réalité de la contagion de la Peste, & la communication de la maladie la plus active & la plus meurtrière ; mais je ne prétends pas me prévaloir d'une analogie si frappante, & capable de persuader tous ceux qui ne sont pas prévenus ; je veux établir la certitude & l'évidence de la communication de la Peste de Marseille, par une accumulation de faits directement appliqués à cette maladie, dont quelques-uns suffiroient pour une démonstration, & qui réunis, forment la plus complète qu'on puisse desirer.

1^o. La fièvre pestilentielle ou la Peste, s'est manifestée dans le navire du Capitaine Chataud, par la mort d'un des Turcs
qu'il

qu'il avoit été forcé de prendre dans son bord ; deux jours après, deux Matelots de l'équipage font attaqués de la même maladie, & avec les mêmes symptomes ; trois autres Matelots & le Chirurgien qui les avoit traités, éprouvent le même mal, & y succombent fort promptement ; enfin, deux autres Matelots, en continuant la route, en font pareillement atteints, & on est obligé, faute de Chirurgien, de relâcher à Livourne, où les Médecins & les Chirurgiens des Infirmeries attestent, dans leur certificat, que les deux derniers Matelots qui y ont été déposés, sont morts d'une fièvre maligne pestilentielle ; ces premiers faits annoncent bien sensiblement une maladie qui s'est communiquée d'un sujet à un autre, & conséquemment qu'elle étoit réellement contagieuse.

2°. A peine le Capitaine Chataud a débarqué le reste de son équipage avec les marchandises de son vaisseau, qu'un

autre de ses Matelots & un Mouffe périssent du même mal, & que les Portes-faix qui ouvrent les ballots des marchandises, & les remuent, en sont également frappés; que le Chirurgien qui les traite, en est bientôt attaqué, & meurt avec la plus grande partie de sa famille : si ce ne sont pas là les signes les plus certains d'une maladie qui se communique, il faut absolument se refuser à toute évidence, & nier aussi la lumière du jour.

3°. Lorsque le mal se fut déclaré dans la Ville, les Contrebandiers, les receleurs des marchandises, des étoffes, les familles qui les avoient reçues, qui s'en étoient servies, succomberent les premières, & le mal gagna, de proche en proche, toute la rue & les quartiers voisins; d'où il suit sans difficulté, que cette maladie pestilentielle, ou la Peste, est évidemment contagieuse, puisqu'elle passe d'un sujet à un autre, & toujours avec le même caractère, & les mêmes symptomes.

4°. Les Forçats qui ont sauvé Marseille, comme je l'ai déjà dit, fournissent un exemple le plus frappant de la communication de la Peste : ces misérables, enchaînés & séparés de la Ville, avec laquelle ils ne pouvoient avoir aucune communication, se portoient bien, malgré la vie dure & laborieuse de leur esclavage ; à peine font-ils employés au périlleux travail de l'enlèvement des cadavres & des malades, qu'ils sont surpris le même jour, ou les suivans, de la Peste, & très-promp-tement enlevés par cette terrible maladie ; ceux qui les remplacent, éprouvent rapidement la même destinée, & , de sept à huit cents de ces malheureux, une trentaine échappent seulement à ce redoutable danger : on peut donc conclure avec une pleine confiance, & une entière conviction, que ces misérables corbeaux ont gagné la Peste, en enlevant les cadavres, les malades, en touchant & volant les hardes, les marchandises & les étoffes infectées de ce levain.

30. Les personnes qui s'étoient prudemment renfermées dans leurs maisons, sans avoir aucune communication avec qui que ce soit; les différens Monasteres des Religieuses, qui prirent toutes les précautions convenables dans cette triste occasion, furent totalement préservés de la Peste, quoique leurs couvens & leurs retraites fussent environnés de monceaux de cadavres & de mourans : j'ai vu le grand Monastere de la Visitation de Marseille, très-nombreux, attenant, d'un côté, une Infirmerie, & de l'autre, un cimetiére des pestiférés, sans qu'il y ait eu, pendant tous les ravages de la Peste, un seul malade. Le Couvent des Religieuses Dominicaines a été également préservé par une interdiction absolue de toute communication avec la Ville, pendant tout le temps de la Peste.

Je joins ici, pour preuve de ce que j'avance, le témoignage authentique & public de l'incomparable Prélat de cette

Ville, qui s'est sacrifié sans réserve, & avec la plus ardente charité, pour le soulagement & la consolation de son troupeau, pendant tout le temps de la Peste.

Henri-François-Xavier de Belfunce de Castelmoron, par la providence divine & la grace du Saint Siege apostolique, Evêque de Marseille, Abbé de l'Abbaye royale de St. Arnould de Metz, & de celle de Notre-Dame des Chambons, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, certifions & attestons à tous ceux qu'il appartiendra, que pendant la désolation de Marseille, en 1720 & 1721, la Peste n'a point pénétré dans les Communautés religieuses, qui n'ont eu aucune communication avec les personnes du dehors, & qui ont usé des précautions nécessaires pour s'en garantir. Donné à Marseille, dans notre Palais épiscopal, le quinzième jour du mois de Décembre de l'année 1722. Signé, HENRI, Ev. de Mars.

*Par Monseigneur,
BOYER, Prêtre, Secrétaire.*

6°. Je finis le détail des différens faits de cette nature, que je pourrois rapporter, par un des plus frappans, qui met le comble à toutes les preuves de la réalité de la contagion. Lorsque la Peste se répandit de Marseille dans presque toute la Provence, Toulon fut une des Villes qui éprouva le plus sa fureur & sa violence; la mortalité y fut affreuse, & les familles entières enlevées avec une rapidité incroyable; pendant ce temps & celui de la continuation de la Peste, huit cents personnes renfermées dans l'Arsenal, se préservèrent totalement de la maladie, en retranchant toute communication au dehors (1).

Ces exemples, si décisifs pour la con-

(1) Dans cette même Ville, les Pauvres de charité, au nombre de quatre cents, vivant ensemble dans cet Hôpital, placé sur le glacis de Toulon, à deux cents pas d'une cinquième rempli de corps des pestiférés, ont été en parfaite santé, sans la moindre atteinte du mal, tandis que la Ville en étoit totalement ravagée.

tagion, sont confirmés par l'observation qu'on fit dans la dernière Peste de 1656, qui désola si cruellement la Ville de Rome, où tous les Monasteres des Religieuses, les Prisons de la Ville & celles du Château Saint-Ange, furent entièrement épargnées.

Ces faits incontestables, ces preuves accumulées, forment une démonstration complète sur la réalité de la contagion, que tous les Physiciens & Médecins de ce temps & des races futures, ne pourront jamais affaiblir, moins encore détruire: les trois Médecins de Montpellier, qui les avoient sous leurs yeux, n'y auroient certainement pas résisté, s'ils n'avoient été prévenus d'avance pour le système de M. Chirac, subjugués par ses raisons plus impérieuses que solides, & peut-être entraînés par des motifs humains, & par des affections particulières, qu'on n'oseroit ni sonder ni présumer, si l'expérience, de tous les temps, n'avoit appris qu'ils agissent

toujours plus ou moins dans l'esprit & le cœur des hommes. Le changement subit d'un des trois Médecins de Montpellier, qui avoit soutenu avec autant de chaleur, la non-contagion de cette maladie, sembleroit déceler ou appuyer une partie de ces soupçons ; car M. Deidier n'eut pas plutôt obtenu la Croix de St. Michel, avec la pension annuelle de deux mille livres, promise par son Altesse royale, aux quatre Médecins de cette Université, qu'il publia dans un discours (1) prononcé à l'ouverture des Ecoles de Médecine, le 22 Octobre 1725, que la Peste n'est que trop effectivement contagieuse, mais que la contagion ne se transmet point par la simple atmosphère des atomes pestilentiels, mais uniquement par un contact immédiat.

(1) *Oratio habita in Scholis Facultatis Medicinæ Montpellierensis, die 22^a. mensis Octobris 1725 ; typis mandata eodem mense autore Antonio Deidier, Professore magis.*

Les deux autres Médecins qui ont persisté dans leur premier système, ou plutôt dans celui de M. Chirac, n'ont pu opposer à toutes ces preuves rapportées pour la contagion, d'autre difficulté que celle de leur salut, & de leur conservation pendant tout le temps de leur service à la Peste. Nous avons été, disent-ils, sans cesse exposés à tous les dangers de la maladie; nous avons touché & traité les pestiférés, nous n'avons cependant pas pris la Peste; donc la Peste n'est pas contagieuse: c'est l'argument qu'ils ont regardé comme victorieux contre la contagion, mais qui est très-faux par toutes les règles du raisonnement; car une conclusion tirée du particulier, & appliquée au général, n'a jamais été admissible: pour qu'une maladie soit reconnue, démontrée contagieuse, il ne faut pas que tous ceux qui y sont exposés, la contractent; il suffit que le plus grand nombre en soit attaqué, & que la maladie, qui

se tranfmet d'un fujet à un autre , foit la même , & accompagnée des mêmes fymp-
tomes : la petite vérole , par exemple , que
tout le monde avoue contagieufe , & qui
eft démontrée telle par l'expérience de
plusieurs fiecles , n'attaque point tous les
adultes & tous les enfans qui courent le
danger de fa communication ; plusieurs
fujets même réfiftent à l'infertion du le-
vain variolique , & on a fous les yeux
tous les jours des enfans de l'un & de
l'autre fexe , à qui on a inutilement tenté
de communiquer cette maladie , qui ont
fubi trois & quatre fois tout l'appareil de
l'inoculation , fans avoir éprouvé le plus
léger changement , & la plus foible alté-
ration du levain qu'on s'efforçoit d'infinuer
dans leurs veines avec tant d'acharnement.
J'ai vu à Marfeille un enfant qui prit conf-
tamment le fein de fa mere , attaquée de
la Pefte , & qui continua pendant tout
le temps de la fuppuration de deux bu-
bons , & des accidens très-fâcheux de fa

maladie , fans en être pourtant attaqué ni même incommodé en aucune maniere.

Il y a des dispositions primitives dans nos fluides , & des tempéramens constitués de façon à être impénétrables à l'action de certains corpuscules & des levains particuliers ; on ne peut certainement ni déterminer ni conjecturer même en quoi consiste cette disposition , & quelle est la nature , l'arrangement & la proportion des molécules de notre sang , qui résistent au germe des maladies contagieuses , qui l'étouffent ou le détruisent , lorsqu'il y parvient , ou le modifient du moins d'une maniere à ne laisser aucune marque sensible de son développement ; mais la foiblesse de nos lumieres , les bornes étroites de nos perceptions & de nos connoissances , à pouvoir résoudre cette difficulté , ne feront jamais un titre pour rejeter ce qui est d'ailleurs sensible & manifeste. Ainsi , en convenant que les quatre Médecins de Montpellier , quelques-uns de

différentes Provinces, qui ont servi pendant la plus grande partie du temps de la Peste, des Chirurgiens & des Confesseurs, quoiqu'en très-petit nombre, aient été épargnés & échappés au danger de la maladie, on ne pourra jamais conclure, avec le plus léger fondement, qu'elle n'est pas contagieuse.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du traitement intérieur de la Peste.

LA Peste ne sauroit être assujettie à une méthode générale, ni à un traitement suivi; on ignore entièrement les routes qui peuvent conduire au succès; cette terrible maladie est si éloignée du caractère de toutes les autres fièvres, que les remèdes

si heureusement employés pour combattre ces dernières, perdent toute leur vertu & leur efficacité dans celle-ci ; elle s'irrite même & s'enflamme par les secours généraux & par les évacuans, tandis qu'elle paroît se calmer par les plus simples & les plus légers, ou s'adoucir lorsqu'on la traite sans violence. Que peut-on, en effet, attendre des ressources humaines, contre un venin qui porte tout à coup le ravage & la destruction dans nos organes, & qui agit si rapidement dans le plus grand nombre des malades, qu'il y éteint dans quelques heures le principe de vie, & ne donne aux malheureux qui en sont surpris, ni aux Médecins qui les approchent, le temps de se reconnoître.

La nature de ce venin, la matière qui le forme, & son action particulière sur nos vaisseaux & sur nos humeurs, nous étant absolument inconnus, nous ne pouvions par conséquent lui opposer des remèdes d'une efficacité déterminée, ou qui aient même quelque

rapport avec un venin qui nous est si caché; aussi a-t-on inutilement publié & vanté, sans aucun fondement, en différens endroits de l'Europe, ces prétendus antidotes, ces poudres victorieuses, ces élixirs & ces teintures, si supérieurs à tous les accidens de la Peste, tels que la poudre solaire, dont le succès avoit été, affuroit-on, généralement reconnu dans la Peste d'Hambourg; le kermès, si mystérieusement préparé dans celle de la Hongrie; la potion bezoardique, dans celle de Nimegue, & la teinture alexipharmaque, dans la dernière Peste de Montpellier; tous ces spécifiques annoncés avec tant de confiance, loin de répondre aux flatteuses espérances que leurs Auteurs & leurs distributeurs en donnoient, ont toujours été infidèles & inutiles, très-souvent dangereux & funestes; quelques-uns même de ces Empyriques enthousiasmés de leurs fausses découvertes, & mettant toute leur confiance en des re-

medes qu'ils ne connoissoient point; contre une maladie qu'ils connoissoient encore moins, se font hafardés, par l'appas d'une fortune rapide & immense, à venir faire à Marseille l'épreuve de leurs préparations spécifiques contre la Peste, dont ils ont été quelques jours après les tristes victimes.

Les secours ordinaires que nous employâmes nous-mêmes dans le commencement, n'eurent pas un meilleur succès: dans le systême de M. Chirac, que nous avions adopté, pour le traitement de cette maladie, comme pour son origine & ses causes, il nous indiquoit, dans le second mémoire qu'il nous avoit adressé, la route & la méthode qu'il falloit suivre: il étoit persuadé & intimément convaincu que la congestion du sang dans les vaisseaux du cerveau, les inflammations de ce viscere, les dépôts, la mollesse de ses fibres observés dans les fievres malignes de Rochefort, découvroient, d'une maniere mani-

feſte , leurs cauſes , & conféquemment celles de la Peſte , qui n'en étoit différente que par le nom , le nombre & la violence des accidens dont celle-ci étoit toujours accompagnée.

Ces idées & ces réflexions , qu'il croyoit très-fondées , & ſpécialement afforties à la nature de la Peſte , étoient pourtant entièrement fauſſes , & dans la théorie & dans la pratique.

Pour la première , l'expérience nous a ſouvent démontré que dans pluſieurs cadavres de ceux qui avoient péri de la fièvre maligne & de la Peſte , on n'avoit remarqué aucune lœſion ſenſible dans le cerveau , & que bien ſouvent les marques d'inflammations qui y avoient été obſervées , n'étoient qu'apparentes , & pouvoient dépendre du gonflement des veines , toujours ſurchargées & remplies de ſang après la mort ; de manière que cet état , loin d'être regardé comme une preuve évidente de l'inflammation de ce viſcere , étoit

étoit un effet subséquent, & une suite nécessaire de la fin de la maladie & de la suspension totale de la circulation. Ainsi cette preuve de l'inflammation ou de la distension des vaisseaux du cerveau dans la fièvre pestilentielle, étoit d'autant plus hasardée, que les autres visceres avoient souvent paru plus affectés que le cerveau même, & qu'on trouvoit dans tous les organes, des traces sensibles de l'action & du progrès du venin pestilentiel, qui pouvoient entraîner secondairement, & par la sympathie générale des parties, le cerveau dans le même désordre qu'elles éprouvoient ; ainsi ce ne sera jamais sur un fait aussi douteux & aussi peu assuré, qu'on pourra établir les inflammations, les dépôts ou la distension des vaisseaux du cerveau, comme la principale & unique source de tous les accidens de la Peste, puisqu'ils étoient très-souvent l'ouvrage & la suite de l'engorgement & de l'inflammation des autres visceres.

Les succès de la pratique n'étoient pas moins opposés à ces prétendues lumières de théorie, ayant constamment observé, pendant tout le cours de ma vie, que dans les fièvres malignes épidémiques dont parloit M. Chirac, & dans toutes celles de la même nature, la saignée du pied, qu'il conseilloit avant tout autre remède, n'a jamais écarté ces menaces d'inflammation dans le cerveau, ni diminué le délire, la phrénésie & les autres accidens dont elles sont accompagnées; aussi fondé sur une expérience constante, je ne cesserai de répéter que la saignée est toujours dangereuse, & très-souvent funeste dans les fièvres malignes.

Elle est d'une bien plus grande conséquence encore dans le traitement de la Peste, & cet habile Médecin, qui la recommandoit avec tant de confiance dans cette maladie, n'avoit pas la plus légère idée de son caractère, ni des véritables secours qui pouvoient convenir dans cette occasion.

Toutes celles que j'ai vu employer, ont été funestes & mortelles; quelques malades y ont succombé dans le temps même qu'on la faisoit, & presque tous, après l'espace d'une ou deux heures, quelque attention qu'on eût de leur donner des cordiaux pour les ranimer & pour les soutenir : ainsi je déclare hautement & proteste, dans la plus exacte vérité, que la saignée, soit du bras ou du pied, a été toujours suivie des accidens les plus malheureux, & qu'elle est totalement contraire au caractère de cette maladie : j'en appelle au témoignage des Médecins de Marseille, qui en avoient fait, dans le commencement du mal, une triste expérience, & à celui des Médecins de Montpellier (1), qui, ayant voulu tenter ce secours, malgré les avis de ceux de

(1) Relation abrégée des accidens de la Peste de Marseille, par Mrs. Chicoyneau & Verny, imprimée le 10 Décembre 1720.

la Ville, reconnurent bientôt après le terrible danger de cette évacuation, & y renoncèrent absolument.

Il falloit être frappé d'aveuglement, pour vouloir employer dans la Peste une ressource qui épuise si subitement les forces, tandis que l'abattement & la foiblesse y étoient toujours portés à leur comble, & que ce symptome sensible & évident, caractérisoit essentiellement cette maladie, & devoit par conséquent éloigner toute idée de ce perfide secours.

Les vomitifs qu'on crut devoir substituer à la saignée, n'eurent pas un succès plus favorable ; on vouloit se persuader que les envies de vomir, dont les malades étoient tourmentés aux premières approches du mal, dépendoient d'un amas de mauvais levains dans les premières voies, & on prenoit ces accidens pour des indices assurés d'une surcharge d'humeurs superflues & abondantes ; mais c'étoient de fausses indications, & une route trom-

peuse qu'on suivoit. Les molécules du levain pestilentiel répandues dans la masse du sang, engagées dans les vaisseaux & les nerfs de l'estomac, y déterminoient cette vive irritation, & ce soulèvement continuel qu'on imputoit, contre toute vraisemblance, à une surcharge de fucs putrides & corrompus, étoit une suite nécessaire d'un désordre général dans tous les visceres; aussi les émétiques, même les plus doux, ont-ils constamment avancé la destinée de tous les malades, en excitant, pendant leur action ou bientôt après, une chaleur extrême dans l'estomac, des hémorrhagies, des syncopes, le hoquet & des trémouffemens convulsifs. Rivinus (1), célèbre Médecin Allemand, qui avoit vu & traité la Peste, avoit depuis longtemps prononcé la proscription générale & absolue des vomitifs.

(1) *Sunt qui admodum extollunt vomitoria, sed per experientiam constat non convenire illis qui contagium inspirarunt Rivinus de Peste, page 893.*

Le danger & le mauvais succès de ce remede ayant été si évidemment reconnu, & n'étant plus possible de l'employer, on se flatta du moins de retirer plus d'avantage des purgatifs, pour combattre & diminuer ces diarrhées énormes, ces cours de ventre coliquatifs, qu'on attribuoit toujours à de mauvais suc bouillonnant dans les entrailles; mais la fausse application des évacuans les rendoit également périlleux & redoutables; ces cours de ventre & ces diarrhées n'étoient que des expressions forcées des glandes de tout le canal intestinal, uniquement dépendantes d'une irritation presque continuelle dans tous les vaisseaux, les plexus mésentérique, & dans toutes les fibres qui les composent; de maniere que tous les purgatifs placés dans des circonstances aussi défavorables, ne pouvoient qu'augmenter le désordre dans toute l'étendue de ce canal & dans les parties voisines; aussi étoient-ils constamment accompagnés de

superpurgations les plus douloureuses, d'une chaleur ardente dans les entrailles, & d'un flux dysentérique ou hémorrhagie qui épuisoient bien promptement les malades.

Cette irritation des purgatifs portoit encore de nouveaux ravages dans tous les couloirs, en s'opposant à l'éruption des bubons, des parotides, des pustules & des charbons, faisant avorter ces crises salutaires, lorsqu'elles commençoient à paroître, ou les arrêtant tout à coup, lorsqu'elles étoient un peu avancées; je n'ai observé dans les circonstances de ces cours de ventre, quelque bon effet, que des minoratifs les plus doux, tels que le tamarin & la casse, ou des juleps absorbans, avec quelques grains d'hypecacuana, ou de quelque prise de diascordium en très-petite dose. Le même Auteur déjà cité (1), condamne également tous les purgatifs.

(1) *Experientia sufficienter demonstravit, omni tempore,*

L'expérience a donc décidé que les secours généraux, tels que la saignée, les vomitifs, les purgatifs, avoient été toujours funestes dans le traitement de la Peste : les plus spécieux raisonnemens de ceux principalement qui n'ont vu ni traité cette maladie, ne pourront jamais détruire les faits démontrés par une observation constante, également soutenue; & la génération présente, comme les futures (si elles sont jamais exposées à la malheureuse révolution de cette maladie), doivent être en garde contre des secours aussi dangereux & aussi contraires au caractère de cette maladie.

non modo fortiosa purgantia in Peste, sed & mitiora, lenitiva, tam in principio quàm in statu & decremento fuisse pessima.



CHAPITRE SECOND.

De l'usage des cordiaux & des sudorifiques dans le traitement de la Peste.

LE préjugé général & l'opinion des hommes, sont depuis long-temps décidés pour l'usage des cordiaux & des sudorifiques, dans toutes les fièvres malignes, où ils supposent toujours un venin particulier, qui a porté la corruption dans nos humeurs, & qui ne peut être détruit que par des remèdes capables d'arrêter le progrès de la malignité, & de la chasser au dehors.

Cette persuasion & cette confiance pour les cordiaux & les sudorifiques, étoient bien plus profondément imprimées dans l'esprit de tout le monde, pour le traitement & la curation de la Peste; comme on reconnoissoit dans cette maladie, un venin supérieur à tous les autres, par la rapidité de ses ravages, & par les acci-

R

dens les plus violens, on vouloit aussi employer contre lui les antidotes les plus spécifiques, & les sudorifiques les plus actifs; c'est ainsi qu'on abuse si fréquemment des ressources que la nature nous indique, & que nous tournons contre elle-même les secours qu'elle nous présente pour la défendre.

Le venin pestilentiel attaquant tout à coup le principe de notre vie, & épuisant subitement nos forces, il étoit conforme aux regles de la pratique naturelle, d'avoir recours à des remedes qui pussent les soutenir: d'ailleurs la Peste étant (comme je l'ai dit) une maladie à éruption, ou une fièvre éruptive, les cordiaux paroissent d'autant plus nécessaires, qu'indépendamment de leur action à favoriser les éruptions critiques & salutaires qu'on attendoit, ils ne pouvoient que diminuer le saisissement & la consternation dont tous les malades étoient frappés, en ranimant les oscillations du système vasculaire & nerveux.

Mais ces cordiaux qui sembloient devoir être si favorables pour remplir les vues qu'on se propofoit dans le traitement de la Peste, exigeoient les ménagemens les plus marqués & l'attention la plus réfléchie ; les plus simples & les plus légers méritoient toujours la préférence, & ne convenoient encore qu'aux malades dont le pouls étoit foible & déprimé, la face décolorée & un grand abattement de forces.

On a voulu encore substituer aux légers cordiaux si favorables dans cette cruelle maladie, les sudorifiques les plus actifs, accrédités depuis long-temps, dans la fausse idée que tous les remedes doivent porter à la transpiration & à la sueur, pour le succès de cette maladie ; mais je n'en ai observé que de très-mauvais effets dans tous les périodes du mal.

La dépuration du sang n'est & ne sera jamais notre ouvrage ; c'est celui de la nature, dont nous ne sommes que les

foibles ministres, & ne devons dans toutes les maladies, qu'écouter ses mouvemens & suivre sa marche : & vous Médecins présomptueux & systématiques, voulez la commander impérieusement, & diriger sa route dans le traitement de la maladie la plus terrible & la plus compliquée; vous prétendez favoriser & accélérer par ces remedes incendiaires, l'éruption des bubons, des charbons ou des pustules, & vous opposez par ce secours violent & déplacé, de nouvelles digues, & multipliez les obstacles à l'écoulement & aux issues du levain pestilentiel.

La nature ne vous demande que la préparation des routes, la liberté des couloirs, le relâchement des vaisseaux, l'aisance des sécrétaires & excrétoires de la peau: délivrez-la de ces entraves qui gênent ses mouvemens, & croisent ses opérations, vous la verrez bientôt vaincre & pousser au dehors l'ennemi qui l'accable

On ne pouvoit remplir cet important

objet, & si décisif pour le succès de la maladie, que par une boisson abondante, capable de jeter une détrempe générale dans la masse des humeurs, diminuer en même temps l'érétisme du système nerveux & vasculaire, peut-être même affoiblir l'activité du venin, pour que la matière morbifique ou le levain pestilentiel, pût être changé & entraîné par ses efforts dans les glandes extérieures & les sécrétaires de la peau.

La nécessité absolue de la boisson, évidemment prouvée par l'expérience dans les maladies, l'est encore plus dans le traitement de la Peste. J'ai vu & observé pendant le cours de celle de Marseille, un grand nombre de malades qui avoient échappé au danger de cette cruelle maladie par cette seule ressource, relative à l'état où ils pouvoient se trouver. Dans ceux qui avoient le pouls concentré, la simple tisane (1) de scorfonere, avec quel-

(1) C'est peut-être le seul & unique remède pour la

ques feuilles de bourrache ou de fleurs de coquelico , la développoit promptement, sur-tout si on avoit l'attention de la donner un peu dégourdie , & de faire couvrir, quoique modérément, les malades, ou de soutenir les premières apparences d'une transpiration plus forte ou d'une plus légère sueur, par quelques cuillerées d'une potion alexitere , préparée avec les eaux cordiales, la confection d'hyacinte, la thériaque ou le diascordium, si le cours de ventre & les irritations dans le bas-ventre, avoient pris le dessus dès le commencement du mal.

On comprend aisément que cette tisane, quoique légèrement diaphorétique, ne pouvoit convenir aux malades dont le pouls étoit vif, animé; le visage rouge,

combattre avec succès, & on a constamment reconnu que la transpiration ou une légère sueur, donnoit plus de repos & de soulagement aux malades, que toutes les autres ressources qu'on vouloit employer.

enflammé, avec une ardeur brûlante dans les visceres , avec des menaces de délire ou le délire même : on tenta d'abord , dans ces circonstances , les boissons acidulées , les émulsions , la limonade , & bien d'autres rafraîchissans , avec l'esprit de soufre , pour calmer la fougue du sang , & tempérer la chaleur des parties internes ; mais leur succès ne répondit pas , à beaucoup près , à nos espérances ; la seule décoction d'orge nitrée a mieux réussi que toutes les autres.

On voit évidemment par-là que la maladie la plus intraitable & la plus funeste , qui brave si obstinément toutes les ressources humaines , & s'irrite constamment par le secours de la saignée , des vomitifs , des purgatifs , des sudorifiques & des antiseptiques les plus puissans , cede pourtant au remede le plus simple , & qu'une boisson abondante & convenable à l'état du malade , favorise plus promptement les éruptions , & conduit plus

heureusement ces crises salutaires qui dépurent la masse du sang, & enlèvent ce levain délétère des parties internes; aussi suis-je pleinement convaincu qu'on eût sauvé à Marseille & dans les autres Villes, plus de deux tiers des malades qui ont péri, si on avoit suivi cette methode simple & naturelle, en leur procurant d'ailleurs le service & les secours ordinaires.

CHAPITRE TROISIEME.

Du traitement extérieur de la Peste.

LE traitement extérieur, c'est-à-dire, celui des bubons, des charbons & autres tumeurs critiques ou symptomatiques, doit être aussi simple que l'intérieur; l'expérience & l'observation journaliere, démonstroient que tous les évacuans & tous les remedes internes de quelque activité, étoient toujours funestes

ou

ou dangereux, & que ceux qu'on appli-
 quoit extérieurement, portoient le même
 ravage & le même feu dans les tumeurs,
 si on vouloit faire usage des fondans,
 des caustiques ou des maturatifs échauf-
 fans; les cataplasmes adouciffans & relâ-
 chans, tels que la mie de pain avec le
 lait, ou l'oignon de lys cuit sous la cendre
 avec les plantes émolliantes, ou le pain
 avec l'huile dont se sont servis plusieurs
 malades qui ne pouvoient avoir autre
 chose, ont mieux réussi, & conduit plus
 promptement les bubons à une suppura-
 tion, que tous les remedes externes, si
 recherchés & si vantés par les Auteurs.

Lorsque la matiere de ces tumeurs pré-
 sentoit les premieres apparences de sup-
 puration, il falloit se hâter de les ouvrir
 avec la lancette, sans attendre leur ma-
 turité, pour donner un prompt écoule-
 ment à cette matiere, & en attirer de
 plus en plus le renouvellement, par les
 remedes pourrissans, comme le digestif

simple, l'onguent basilic, celui d'althéa, ou le baume d'arcéus, qui, avec l'emplâtre de diapalme, ou de diachylum, étoient toujours les plus efficaces.

On avoit voulu accréditer dans ce temps malheureux, l'extirpation par le fer de toutes ces glandes, soit aux aines, aux aisselles ou au col, & délivrer par-là tout à coup (disoit-on) les malades de cette humeur infectée, qui produisoit & entretenoit tous les accidens du mal; mais j'ai été plusieurs fois témoin des accidens affreux que cette cruelle méthode avoit occasionnés, comme les délires les plus violens, & les douleurs les plus vives, & souvent des hémorrhagies qui enlevoient les malades en très-peu de temps: cette opération ne pouvoit & ne devoit être tentée que dans le cas de gangrene ou de sphacèle de ces bubons, encore même lorsqu'on pouvoit y établir la suppuration; ces glandes, à demi-pourries, se détachent en lambeaux, par son secours,

& fortoient peu à peu avec les liquamens purulens , si on avoit l'attention de déterger & nettoyer la partie affectée avec l'eau d'orge , le miel rosat , le camphre où on ajoutoit quelque décoction vulnéraire d'absynte ou de petite centauree , ou bien d'aristoloche.

Les charbons qui se présentoient quelquefois avec les bubons , n'étoient pourtant pas si fréquens que les premiers ; mais ils se montroient aussi en différentes parties , au nombre de deux , de trois & de quatre : quelques-uns s'annonçoient par une pustule ou petite tumeur d'un rouge obscur & foncé dans son milieu , qui noircissoit promptement , & se durcissoit vers les bords , s'étendant fort rapidement sur les parties voisines ; ils étoient souvent assez nombreux & accompagnés de rayons violets , livides & noirâtres ; on en remarquoit d'autres en maniere de plaques éréfipellateuses , bigarrées de diverses couleurs de rouge , de livide & de noir :

ceux-ci , lorsqu'ils paroissoient au col ou à la poitrine , étoient tous mortels.

Le traitement des charbons pestilentiels exigeoit nécessairement une méthode plus prompte que les bubons , & la pierre à cautere ou les autres corrosifs qu'on avoit coutume d'employer très-inutilement pour détruire le charbon malin , réussissoient encore moins : on se contentoit de faire des scarifications à droite & à gauche , & surtout dans le milieu & aux bords , pour prévenir la gangrene ou son progrès ; j'ignorois entièrement , & je n'ai trouvé que bien des années après , la méthode assurée de guérir tous les charbons malins , que j'ai exposée dans un Mémoire imprimé à Dijon en 1769 , pourvu qu'ils ne soient point accompagnés de charbons internes , qui ont été dans tous les temps , & seront toujours supérieurs à toutes les ressources humaines.

Je ne doute point que cette méthode n'eût mieux réussi pour le charbon pesti-

lentiel, dans le fond à peu près le même que le charbon malin, que celle qu'on mettoit en usage pour combattre cette éruption de la Peste.

Après avoir scarifié ces tumeurs, on y appliquoit des plumaceaux chargés d'un bon digestif, mettant par dessus des cataplasmes émolliens : quelques Médecins & Chirugiens se servoient des spiritueux & des résolutifs, après avoir pratiqué les scarifications; mais j'ai fréquemment observé que les cataplasmes émolliens ou les emplâtres maturatifs, avançoient plus promptement la chute de l'escarre, ou la suppuration, que toutes les décoctions spiritueuses, les teintures animées, ou les eaux-de-vie camphrées, que quelques Médecins & Chirugiens vouloient toujours employer dans cette occasion, pour résister plus efficacement à la pourriture & à la malignité qui en prenoient toujours un nouvel accroissement.

DERNIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des secours & des moyens qu'on doit prendre, lorsque la Peste est déclarée, ou commence dans quelque Ville.

TOUT est à craindre, & tout est de la dernière importance dans une Ville où la Peste commence à se manifester ; si on l'annonce publiquement, on répand tout à coup l'alarme & la terreur dans l'esprit des Habitans, & dès ce moment tout cesse ; le commerce est interdit, même pour les nécessités de la vie : un chacun est occupé de son propre salut, de sa subsistance, & ne cherche qu'une retraite assurée.

Si on veut cacher ce terrible mal dans

sa premiere invafion, & prévenir la terreur générale & l'abandon ; les mefures & les précautions fecretés qu'on eft forcé de prendre pour le diffimuler, nous trahiffent toujours, & augmentent encore plus les inquiétudes & les clameurs du Peuple, qui groffit fans cefse les objets qu'il ne connoît pas, & qu'on s'efforce de déguifer ; c'eft ce qui arriva lors de la dernière Pefte de Montpellier en 1629 : l'empreflement marqué qu'on eut à faire murer, pendant les ténébres de la nuit, la porte de l'Eglife, & mettre des Gardes au Couvent des révérends Peres Capucins, où le mal commença par un Religieux, & fe communiqua à un autre qui le fervoit, excita une rumeur générale, & détermina tous les Habitans à préparer leur retraite, & à faire des barraques au dehors de la Ville pour s'y renfermer ; tout fut dès ce moment dans le défordre & la confufion, fans qu'il fût poffible de prendre les mefures convenables pour arrêter le

progrès de la contagion , & pourvoir à la subsistance des Citoyens.

L'artifice à vouloir diffimuler le mal , & la confiance ou l'obstination à le nier , sont deux fecueils également redoutables. Dans la premiere circonstance , on peut suspendre , pour quelques jours , l'alarme & la crainte du Peuple : mais ce perfide avantage n'est que momentané , & conduit encore nécessairement à la communication ordinaire , & au développement du levain pestilentiel dont on ne se défie pas. Dans la seconde , vous exposez la Ville , la Province , & successivement le Royaume , au danger certain de la maladie la plus funeste , en répandant le germe contagieux qui se communique toujours de proche en proche.

On éprouva à Marseille tous les malheurs réunis de ces deux fatales circonstances. Le faux rapport de quelques Chirurgiens trompa d'abord les Magistrats , & leur donna des assurances qui les empêcherent

pêcherent de prendre des mesures convenables dans cette triste occasion. Le Peuple communiqua comme à l'ordinaire. Les Magistrats prévenus, s'attachèrent si fort à calmer les premières inquiétudes, qu'ils refusèrent même toute confiance à deux Médecins de la Ville, qui avoient sensiblement reconnu la Peste chez plusieurs Malades, de manière que personne ne suspendit son travail, & ne mit aucune interruption dans le commerce, jusqu'à ce que le nombre des morts & des malades augmenta au point de faire enlever pendant la nuit, & transporter les uns & les autres aux Infirmeries. On voulut encore cacher le mal, malgré son évidence & le commencement rapide de ses ravages; mais il ne fut plus possible, quelques jours après, de prendre quelques mesures pour le secours de la Ville, ni de trouver aucun moyen pour arrêter le progrès de la contagion.

Si les Infirmeries avoient été exactement

gardées au moment que le Matelot, le Mouffe du Capitaine Chataud, & les deux Portes-faix préposés à l'ouverture des ballots, succomberent à la maladie, Marseille étoit entièrement sauvée; & si encore dans les premiers temps que la maladie s'introduisit dans la Ville, on eût investi & barricadé la rue & le quartier où le mal s'étoit manifesté, comme on le fit à Tarascon, peut-être cette prudence auroit-elle été suivie du même & heureux succès que dans cette dernière Ville, dont tout le reste fut préservé par ce sage moyen employé à propos.

Enfin, si après avoir négligé ces deux essentielles ressources, on eût sur-le-champ bloqué Marseille, ce qu'on pouvoit faire très-aisément avec mille ou douze cents hommes, cette Ville étant couverte du côté de la mer, par deux Citadelles, la Peste n'auroit certainement pas été portée dans les différentes Villes de Provence qui en ont été désolées, ni peut-être dans le

Gévaudan & une partie du Bas-Languedoc.

Il a fallu ensuite, par le défaut de ces précautions si importantes pour préserver le reste de cette Province, & empêcher la communication dans le Haut-Languedoc, le Rouffillon & le Rouergue, employer vingt-trois bataillons de Troupes réglées, & sept mille Payfans armés pour défendre les passages, & empêcher toute communication avec ces Provinces limitrophes.

On ne fauroit assez insister sur les moyens les plus efficaces pour arrêter le mal dans son premier principe (car le moindre retardement y met souvent des obstacles insurmontables), & présenter les secours absolument indispensables que tous les Souverains doivent ordonner pour le salut des Peuples qui leur sont confiés.

Premièrement, lorsque la Peste se manifeste dans quelque Ville, que les Magistrats ou les Commandans en sont assu-

rés par le rapport des Médecins & des Chirurgiens expérimentés, car tous ne la connoissent pas d'abord, ou entrent dans des discussions contentieuses sur sa réalité, comme on l'éprouva dans la dernière Peste de Montpellier en 1629, & dans celle de Marseille en 1720; il faut de toute nécessité que le Gouvernement ordonne sur-le-champ le blocus de la Ville, par des Troupes commandées par des Officiers sages & vigilans, en laissant pourtant dans le cordon qui sera formé, une lieue quarrée ou environ, aux Habitans, pour y recueillir ce qui peut s'y trouver pour leur subsistance, & profitant en même temps des rivieres, s'il y en a, pour défendre plus aisément les passages, & diminuer par-là l'étendue des lignes.

On doit en même temps faire publier dans la Ville bloquée, une défense sous peine de la vie, à qui que ce soit, de tenter l'évasion clandestine & furtive à travers les postes, ou les différens inter-

valles des lignes , comme auffi à toutes les Troupes qui les forment , d'avancer vingt pas au-delà des lignes , fous la même peine , fans qu'aucune confidération, dignité, privilege ou caractère, puiffent fauver les tranfgrefseurs de cette défense : cet article est d'autant plus important , que j'ai vu par moi-même , lors de notre feconde quarantaine en Languedoc , fur les bords de la mer , au Grau-Depalavas , que les foldats du détachement dont nous étions environnés pour empêcher toute communication avec nos familles , où nos amis de Montpellier venoient tous les foirs , dans les ténèbres de la nuit , manger & boire avec nos Domestiques.

Secondement , dans le même temps que les lignes font établies & le cordon formé , il faut placer une ou deux barrières à des distances convenables , pour que les Payfans des Villages voisins ou les Habitans des Villes qui n'en font pas éloignées , puiffent envoyer ou porter les

vivres nécessaires pour la subsistance de la Ville bloquée, ou ce qui pourroit lui être d'ailleurs nécessaire pour le service : on craint tout dans le temps de la Peste ; mais les Payfans, les Pourvoyeurs & les Entrepreneurs, rassurés contre toute espece de communication, par le moyen des Troupes & des barrieres, attirés d'ailleurs par le gain, portent abondamment toutes leurs denrées à l'entrepôt des barrieres, pour les vendre plus cher ; mais les Officiers qui commandent dans les lignes, & les Commissaires des barrieres, doivent en modifier le prix selon leur prudence, & relativement à celui qui est déjà fixé dans les endroits d'où on transporte les denrées, avec un bénéfice raisonnable : cet objet, qui mérite une considération particuliere, par rapport au bled, manquant presque toujours & pour le moment, ou dans la continuation du blocus de la Ville, doit y être transporté en farine, pour prévenir le retardement de

la mouture ; le travail des gens qui y feroient employés, & un prompt soulagement des Particuliers, des Pauvres & des Maisons publiques, ce qui ne fut pas malheureusement pratiqué à Marseille, lors de l'établissement des lignes & des barrières.

Troisièmement, toutes les sûretés & les précautions possibles étant prises au dehors, tant pour prévenir toute espee de communication avec les Villages ou les Villes voisines, que pour faire passer en même temps tous les secours nécessaires dans la Ville où la Peste s'est manifestée, & y entretenir une subsistance assurée : c'est à la sagesse du Gouvernement, de confier à des personnes prudentes & éclairées, à des Magistrats actifs & vigilans, l'administration publique, d'ordonner & faire exécuter les mesures suivantes, absolument indispensables dans cette triste occasion.

1°. S'il n'y a pas de Troupes dans la Ville, ou qu'on ne puisse y en envoyer

fans retardement, il faut y suppléer absolument par une Milice bourgeoise, capable de contenir le Peuple, fans l'autorité exécutive, le désordre & la confusion redoublent d'un jour à l'autre, & on ne peut pour-lors remédier aux nouveaux ravages de la maladie, & aux suites funestes qu'ils ne manquent jamais d'entraîner : tout le monde se retire & s'enferme ; on propose des moyens inutiles, impossibles dans l'exécution, tandis qu'il se révolte contre ceux que les Magistrats jugent les plus convenables & les plus nécessaires. C'est une Anarchie tumultueuse de mouvemens, d'opinions & de conseils, qui n'aboutissent à rien, & qui conduisent rapidement tous les Habitans au précipice général ; ainsi il faut de toute nécessité, pour arrêter les attroupemens, les séditions de la populace toujours intraitable, & de plus en plus égarée à la vue du danger, comme aussi les murmures sourds des particuliers qui l'agitent & l'enflamment :

l'enflamment : que les Magistrats aient la force en main pour faire exécuter sans délai & sans opposition, tout ce qui peut contribuer au salut de la Ville & à la conservation des Citoyens. Dans cette vue, il est très-intéressant, pour établir l'ordre, d'occuper le Peuple & les Artisans, qui, privés tout à coup d'un travail & d'un gain journalier, tombent naturellement dans l'ennui, la tristesse & le découragement, qui les rendent encore plus susceptibles des impressions du levain contagieux; il est, dis-je, très-essentiel de les employer à nettoyer les rues, à creuser des fosses, à porter journellement les vivres, le bois & l'eau, aux Infirmeries; comme aussi les femmes du même Peuple, à faire de grands cuiviers de lessive, pour y jeter les draps, les chemises qui ont déjà servi aux malades, & qui doivent être lavés pour un nouveau service.

2°. Les Infirmeries ou les Hôpitaux doivent être préparés dès la première

certitude qu'on a de la maladie, & il faut qu'il y en ait au moins deux placés aux extrémités de la Ville ; l'un destiné pour les riches ou gens aisés ; l'autre pour les pauvres & les artisans : si les Hôpitaux avoient été établis à Marseille, dans le commencement de la Peste, on auroit sauvé près de la moitié des malades qui ont péri dans les rues, de misere & par les injures du temps ; car on a constamment observé, & reconnu d'une maniere évidente, que la transpiration, une légère sueur & une boisson convenable, donnoient plus de repos & de soulagement aux malades, que tous les remedes qu'on pouvoit leur administrer ; ainsi on ne peut se refuser à une nécessité absolue de transporter les malades aux Hôpitaux.

Bien des personnes respectables par leurs lumieres, furent d'avis, lors de la Peste de Marseille, de laisser les malades dans leurs maisons, & déciderent qu'il y auroit une cruauté & une inhumanité ré-

voltante, à enlever les peres & les meres ou les enfans qui pouvoient être attaqués de la maladie, pour les transporter aux Hôpitaux & aux Infirmeries ; mais ces spéculateurs tranquilles & fort éloignés du théâtre de l'horreur & du ravage, & ne connoissant la Peste que de nom, ne favoient pas sans doute qu'en laissant un malade dans sa maison, ils expofoient, non-seulement toute sa famille avec tous les Domestiques, au danger évident de la maladie, & au développement successif de la contagion, mais encore à périr de faim & de misere; car comment secourir mille ou douze cents personnes surprises journellement de la Peste, dans des maisons différentes, & dans des quartiers éloignés, tandis qu'elles ne peuvent se procurer, au prix de l'or & de l'argent, les plus foibles ressources pour leur subsistance, les besoins les plus pressans, moins encore tout service dans leur maladie?

On a encore plus fauffement prétendu que pour ne pas effrayer le Peuple, on ne devoit rien changer dans l'adminiftration publique, dans l'ordre de la Juftice, des Tribunaux, & dans la continuation du Service divin; mais on n'a que trop malheureufement éprouvé à Marfeille les terribles fuites de cette communication, qui redouble toujours la violence du mal, & augmente conftamment le nombre de fes victimes. Ainfi, Commandans & Magiftrats préposés par l'autorité du Souverain, pour arrêter le cours du mal, & diminuer fes ravages par tous les moyens poffibles, ne vous laiffez point toucher par une fauffe pitié & une funefte condefcendance, à laiffer les malades chez eux; & vous, Miniftres du Seigneur, loin de murmurer & vous plaindre de l'abandon général de vos Temples, & du profond filence de vos Autels, vous devez au contraire élever votre voix contre toute efpece de communication des fains avec les pefti-

férés; & dans l'exercice même de la fervente charité qui vous conduit avec tant de résignation auprès des malades & des mourans, ne leur donner qu'avec précaution les preuves de votre zele, & les douceurs de vos consolations.

J'ai vu, & tout Marseille a également vu comme moi, le renouvellement subit de la maladie, dans le temps de sa rémission sensible & manifeste, à la fin du mois d'Octobre (comme je l'ai déjà dit au chapitre de ses différens périodes), par la communication presque générale, & le concours de tout le Peuple au Cours de la Ville (1), au milieu duquel le digne Prélat avoit fait dresser un Autel, & où il se rendit pour y célébrer la Messe le jour de la Touffaint, pieds nuds, la torche à la main, précédé de son Clergé. Le nombre des malades, réduit à sept

(1) Promenade & place publique fort étendue & fort belle, à l'entrée de la Ville de Marseille.

ou huit dans la semaine précédente , augmenta si fort dans la suivante , qu'il y en eut de nouveaux tous les jours dans tous les quartiers , & sur-tout à celui de St. Ferréol , qui avoit été le plus épargné pendant toute la violence du mal ; de maniere que la nécessité de transporter les malades aux Infirmeries , & d'éviter toute communication , est de plus en plus démontrée par l'expérience , pour arrêter la propagation du mal.

3°. Près de l'Hôpital ou des Infirmeries , on doit nécessairement avoir une maison pour les convalescens , dont la situation soit agréable , & l'air salubre , pour que les malades puissent s'y rétablir plus promptement , sans pouvoir communiquer avec ceux qui sont infectés ; on choisit pour cela quelque Couvent d'hommes ou de filles , & s'il ne s'en trouve pas dans cet emplacement , on prend une ou deux maisons des particuliers , les plus convenables & les plus spatieuses pour remplir

cet objet : le bien public doit toujours prévaloir sur toutes les considérations ou les égards.

4°. Les Hôpitaux ou Infirmeries, avec la maison des convalescens, étant préparés dès la première certitude qu'on a du mal, ou du moins devant l'être bientôt après, pour y faire transporter les malades, & prévenir le progrès de la contagion, il s'agit d'y établir des Médecins qui exercent leur profession dans la Ville; tous sont ou doivent être toujours disposés par les motifs de l'honneur, de la charité & de la Religion, à ce sacrifice pour le service de leurs Concitoyens; mais si quelqu'un, par crainte ou par répugnance, abandonnoit lâchement sa patrie, il ne doit plus en trouver dans aucune partie du Royaume, du moins pour l'exercice de sa profession : on a vu en 1720, un de nos grands Médecins, résidant pour-lors à Montpellier, si frappé de l'idée de la Peste & de la contagion,

sur laquelle il a savamment travaillé, que dans la crainte de recevoir des ordres pour aller en Provence, il se fit assurer & arrêter d'avance par le Parlement de Toulouse, pour le service de cette Capitale, dans le cas que la Peste s'étendît vers le Haut-Languedoc, & par cette adroite manœuvre, éluda toute apparence de contrainte, & cacha en même temps sa foiblesse & ses terreurs.

On nommera deux Médecins pour chaque Hôpital ou Infirmerie, à qui il sera enjoint de ne pas quitter l'endroit de leur service, & d'entrer dans la Ville, sous quelque prétexte que ce soit, leur procurant d'ailleurs un logement convenable près l'Hôpital, avec toutes les aisances, les commodités de la vie, & une récompense proportionnée au danger de leur service.

Les autres Médecins destinés pour celui de la Ville, doivent avoir chacun un quartier à visiter, ou plusieurs, selon l'étendue

due

due de la Ville & le nombre des Habitans, & rendre compte journallement, le matin & le soir, des malades qui peuvent avoir été surpris du mal, pour qu'on les transporte sur-le-champ à l'Hôpital : ces Médecins pourront entretenir leur commerce ordinaire dans la Ville, parce que ne restant pas long-temps auprès des malades, ni dans leurs chambres, & n'étant question que de déterminer s'ils sont réellement attaqués de la maladie pestilentielle, leur prompte exposition au grand air, dissipe ou diminue considérablement le danger de leurs approches.

Indépendamment des Médecins désignés pour les différens quartiers de la Ville, les Magistrats doivent en choisir un ou deux des plus expérimentés pour le conseil sur tout ce qui peut regarder leur ministère ; car les besoins, les embarras & les inconveniens se multiplient d'un jour à l'autre dans une Ville attaquée de Peste ; de maniere que les projets du matin ne

peuvent s'exécuter le soir, par la maladie ou la mort de ceux qui devoient concourir à l'exécution des ordres nécessaires. C'est dans cette vue qu'il faut avoir un ou deux Médecins furnuméraires pour remplacer ceux que la mort peut enlever ou dans les Infirmeries, ou dans la Ville.

5°. On ne peut se dispenser d'avoir pareillement aux Infirmeries ou à l'Hôpital, deux Chirurgiens-Majors, avec un nombre suffisant de Garçons Chirurgiens pour le pansement des malades, comme aussi un Maître Apothicaire, avec deux ou trois Aides, pour la préparation des remèdes, & la composition des onguens & des emplâtres : leur destinée pour l'entrée dans la Ville, doit être pareille à celle des Médecins des Infirmeries ou des Hôpitaux, puisqu'ils habitent le même séjour où est le centre de la contagion; ainsi tous doivent être consignés aux portes, sans pouvoir commercer avec le reste des Citoyens.

6°. Enfin, lorsqu'on transportera les malades de la Ville à l'Hôpital, il faut faire emporter leurs matelats, leurs draps, mais brûler les paillasses & autres hardes qui ont servi à leur usage, du moment qu'ils ont été attaqués du mal, comme aussi parfumer la maison ou la chambre, de la manière qui sera indiquée dans le chapitre suivant. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires, qu'elles éloignent de plus en plus le danger de la contagion, & sont moins onéreuses pour les Infirmeries ou les Hôpitaux, qui, dans le temps du ravage de la maladie, ne fau- roient avoir des lits suffisans pour les malades, comme on l'a malheureusement éprouvé à Marseille, où plusieurs qui pouvoient s'y traîner, étoient souvent couchés sur la dure, avec un peu de paille pour soutenir la tête, encore même leur manquoit-elle le plus souvent.

CHAPITRE SECOND.

De la désinfection des personnes, des maisons, & des étoffes ou marchandises.

TOUT l'Etat étoit intéressé à trouver les secours les plus prompts & les plus efficaces pour arrêter le progrès d'un mal qui menaçoit tout le Royaume, & y avoit déjà répandu les plus cruelles alarmes.

La crainte de la continuation des ravages, quoique sensiblement diminués, ou du renouvellement de cette maladie, lorsqu'elle est calmée, a fait imaginer tous les moyens possibles pour détruire tout soupçon du levain pestilentiel, dont les personnes pouvoient être attaquées sans le savoir, & celui qui devoit être naturellement attaché aux murs des appartemens, des chambres des malades, ou

cantonné dans les meubles, les hardes & les marchandises.

On a proposé pour cet effet, & mis en usage dans tous les temps des Pestes anciennes, & principalement dans la dernière de Marseille, des parfums de toute espèce & de différente nature, avec une accumulation bizarre de drogues fortes ou suaves, caustiques ou douces, pour la désinfection des personnes; de manière qu'indépendamment de la quarantaine à laquelle tous les malades étoient assujettis avec ceux qui les avoient servis, ou communiqué avec eux, il falloit essuyer, en commençant & après l'avoir finie, des parfums destinés à détruire totalement les atomes & les corpuscules pestilentiels qu'on soupçonnoit être dans le corps, ou nichés dans les pores de leurs vêtements.

La plus grande partie de ces parfums envoyés à Marseille, de différentes parties du Royaume & des Provinces étrangères, a été fort inutile, très-dispendieuse, sou-

vent dangereuse, & quelquefois funeste ; quelques personnes y ont péri par la suffocation & une toux convulsive, & deux hommes à Lyon succomberent à la force & à la violence des parfums qu'on leur fit effuyer.

Ces précautions sont très-sages, lorsqu'elles ne sont pas outrées. L'établissement des quarantaines a des avantages prouvés par l'expérience, lorsqu'elles sont conduites avec prudence, & l'usage des parfums pour les habits, les maisons, les meubles & les marchandises, doit être regardé comme absolument nécessaire, lorsqu'ils sont composés, du moins pour les personnes, de drogues incapables de produire aucun mauvais effet, ou d'occasionner quelque révolution fâcheuse dans nos corps ; mais les hommes peuvent-ils s'en tenir à un juste milieu, sur des objets qui paroissent intéresser leur vie, & ne pas être entraînés par des préjugés que la crainte & la terreur multiplient & grossissent sans cesse ?

La fâcheuse expérience que nous en fîmes , & pour les parfums , & pour la quarantaine , m'engage à exposer ici le danger des parfums qu'on a coutume d'employer , & l'inutilité minutieuse de l'affujettissement des quarantaines fixées à quarante jours , ou , ce qui est bien plus fatiguant encore , à les doubler sans aucune cause manifeste.

Après avoir demandé , lors de la cessation de la Peste , à Monseigneur le Régent , & à son premier Ministre , M. le Cardinal Dubois , la permission de retourner dans notre Patrie , qui ne nous fut accordée que par les plus pressantes sollicitations , son Altesse royale donna des ordres pour la Provence & pour le Languedoc , qui nous furent communiqués par M. Leblanc , Ministre de la Guerre , avec les conditions suivantes.

Premièrement , que nous ferions le voyage par mer , pour ne pas effrayer les Peuples dans notre passage , & une pre-

miere quarantaine de vingt jours dans un port de Provence (ce fut à la Ciotat), où on nous fit débarquer dans une maison religieuse, dont on avoit fait sortir tout le monde, & qui fut dans l'instant environnée de Gardes, quoiqu'à une distance d'un quart de lieue de la Ville & du port.

Nous effuyâmes, en entrant dans ce Monastere, un parfum préparé dans la Chapelle, si violent, que M^{rs}. Verny & Deidier, un Chirurgien de Montpellier qui étoit avec nous, & deux Domestiques, furent surpris, un moment après, d'une suffocation si terrible, qu'ils auroient péri dans quelques minutes, si, par des cris redoublés & un vacarme extraordinaire que nous fîmes aux portes, le Commissaire & les Gardes ne les eussent promptement ouvertes; ils en furent très-incommodés pendant plusieurs jours, malgré tous les secours que nous leur donnâmes.

Secondement,

Secondement, les vingt jours de cette quarantaine finis & révolus, le même bâtiment qui avoit toujours mouillé au large, & ne s'étoit pas même approché de la Ville & du port, nous conduisit sur les côtes du Languedoc, où la cérémonie de notre prétendue désinfection devoit être bien plus rigoureuse & plus accablante.

M^{rs}. les Intendans de la santé de la Ville de Montpellier, munis des ordres de la Cour, & de ceux de M. de Roquelaure, Commandant en Languedoc, accompagnés d'un détachement de Soldats avec un Officier, nous ordonnerent, après le débarquement sur les bords de la mer, de quitter nos habits, & de nous y jeter, pour nous laver sans doute d'une partie des impuretés pestilentiennes; tous nos habits furent brûlés, & on nous donna ceux qu'un chacun avoit fait venir de la Ville; après les premiers complimens de la part de ces Messieurs & de nos parens & amis,

qui ne nous furent adressés qu'à la distance de trente pas, on nous indiqua cinq cabanes de Pêcheurs, faites avec le chaume & la paille, où deux personnes pouvoient à peine coucher, destinées pour notre quarantaine.

Troisièmement, ce séjour étoit d'autant plus insupportable & cruel, que nous étions brûlés toute la journée par la plus vive ardeur du soleil, & continuellement dévorés, le jour & la nuit, par des mouches, plus inquiétans & plus acharnés encore que les mosquitoes des contrées de la Zone torride; nous étions environnés des eaux de la mer, de celles d'un étang immense & d'un sable brûlant, sur lequel il ne nous étoit pas même permis de nous promener, les sentinelles nous empêchant d'avancer au-delà de cent pas, étant d'ailleurs forcés à l'appel, matin & soir, par le Commandant du détachement, pour reconnoître par lui-même, si nous étions tous en bonne santé.

Si, par malheur (ce qui pouvoit arriver fort naturellement dans une habitation de cette espece), quelqu'un parmi nous, ou de nos Domestiques, eût été attaqué d'une fièvre ordinaire ou d'une fièvre intermittente presque inévitable dans un endroit aussi marécageux, eussions-nous été presque à la fin de notre quarantaine, nous étions condamnés à la recommencer : les ordres du Commandant de la Province, & les dispositions des Intendans de la santé, nous furent bien connus par un accident imprévu que nous effuyâmes le trente-huitieme jour de notre quarantaine; à huit heures du soir, le feu prit à une de nos cabanes, par l'imprudence d'un Chirurgien, nommé Galabert, & dont l'embrasement se communiqua avec tant de violence aux quatre autres, que toutes furent consumées par les flammes, dans un quart d'heure, malgré le secours du détachement, & celui de l'eau qui ne nous manquoit pas.

On envoya sur-le-champ des exprès au Commandant & aux Intendans de la fanté, pour leur faire part de cet accident, & les supplier de nous accorder la dernière journée de notre captivité; mais il n'y eut pas moyen d'obtenir cette grace, & ce ne fut que le surlendemain que ces Messieurs, après avoir fait brûler une seconde fois nos habits, nous ramenerent dans la Ville en triomphe, que nous avions acheté aux dépens de tant de fatigues & de dangers.

L'usage des parfums pour les personnes, composés de drogues & des ingrediens actifs & violens, tels que le soufre, l'assafoëtida, le réalgar, l'antimoine & autres de cette espece, doivent être absolument proscriés, parce qu'ils sont très-dangereux, & qu'ils affectent vivement les vaisseaux tracheaux, pulmonaires & le tissu du poumon; ceux qui sont préparés avec des drogues suaves & douces, telles que la noix muscade, le benjoin, l'angélique,

le cardamomum, font entièrement inutiles & fort dispendieux : on ne peut imaginer, moins encore se persuader, que des vapeurs extérieures & des exhalaisons artificielles, puissent détruire le levain pestilentiel qu'une personne porte intérieurement ; elles ne sauroient même calmer le plus léger accident de la Peste, ni affoiblir la violence d'aucun symptome de cette maladie ; comment donc seroient-elles capables d'anéantir le germe qui réside dans notre corps, & par quelle vertu particulière arrêteroient-elles son développement, & le chasseroient au dehors, sans aucun effet sensible & manifeste ? Ainsi les parfums pour les personnes font de la dernière inutilité, & n'ont été dans tous les temps employés que pour flatter les préjugés, & satisfaire la crainte & la terreur des hommes.

Il n'en est pas de même pour les habits, les meubles & les marchandises, qui peuvent renfermer dans leur surface

& dans leur tissu, des corpuscules & des atomes du levain pestilentiel, qui s'y tiennent attachés pendant long-temps, & qu'il faut nécessairement détruire pour prévenir leur développement & leur action.

C'est à la faveur des parfums, & surtout de l'exposition au grand air, qu'on peut être assuré de réussir à la désinfection des meubles, des marchandises, des maisons : on en avoit adressé à Marseille, de différens endroits de l'Europe, & la Cour avoit eu l'attention d'en envoyer, tant pour la désinfection que pour des préservatifs contre la Peste, comme on on le verra par la copie de la lettre de M. Leblanc, Ministre de la Guerre ; mais je me contenterai de rapporter ceux qui ont été mis en usage dans cette Ville & dans toute la Provence.



*Préparation & dose du parfum employé à
Marseille, pour la désinfection des mai-
sons, chambres, meubles & marchan-
dises.*

Pour faire un quintal de parfum, on prendra du soufre commun, & de poudre à canon, de chacun quinze livres; de poix résine & de poix noire, de chacune sept livres; d'arsenic blanc, d'orpiment, de cinabre, d'antimoine & de réalgar, de chacun demi-livre; de graines de lierre & de genievre, de chacune quatorze livres.

On fera torréfier les graines, & on mettra le tout en poudre, bien mêlé ensemble; on prendra, pour faire la base du parfum, vingt-cinq livres de son torrifié, dans lequel on incorporera les drogues pulvérisées, avec la précaution essentielle pour celui qui les remuera avec une spatule assez longue, d'être masqué, ou d'avoir une glace sur le visage, de façon

à ne pouvoir respirer aucune poussière de l'apprêt de ces poudres.

Avant de mettre le parfum dans la chambre, on fermera exactement toutes les fenêtres, on bouchera les tuyaux des cheminées, & généralement toutes les ouvertures par où le vent ou l'air pourroit pénétrer, faisant ouvrir les gardes-robes cabinets, coffres, & laissant les meubles dans leur première situation.

On mettra ensuite une botte de foin, du poids de quatre livres ou environ, au milieu de la chambre, sur laquelle on répandra la masse du parfum, après quoi on y mettra le feu, en se retirant promptement.

Vingt-quatre heures après, on pourra ouvrir les fenêtres & les ouvertures qui avoient été bouchées, & laisser aérer la dite chambre pendant trois jours, avant de l'habiter.

Pour les personnes, on employera pour la composition du parfum, la même dose
du

du soufre, de la poudre à canon, de la poix résine, des graines de lierre & de genievre & du son, en supprimant tous les arsenicaux, l'antimoine, & diminuant même d'un tiers la quantité des autres drogues ci-dessus rapportées; ce qu'on n'a pas toujours fait.

Copie de la Lettre de M. Leblanc, Ministre de la Guerre, à M. de Langeron, Commandant à Marseille, du 9 Septembre 1720.

« Vous trouverez ci-joint, Monsieur,
 » trois recettes que vous voudrez bien
 » communiquer à M^{rs}. les Médecins de
 » Montpellier, dont l'efficacité a été re-
 » connue à Prague, dans le temps que
 » la Peste y étoit; l'une contient un pré-
 » servatif pour ceux qui sont encore en
 » santé; l'autre, un remede pour ceux
 » qui sont attaqués du mal, & la troi-
 » sieme, un parfum pour empêcher la
 » communication de la maladie : on m'a

(186)

» assuré que les expériences en avoient
» été si sensibles, que j'ai cru devoir vous
» les envoyer. On ne peut être plus parfait-
» tement que je suis, Monsieur, votre
» très-humble & très-obéissant serviteur.

» Signé, LEBLANC ».

*Parfum prétendu infallible contre l'infec-
tion de la Peste.*

Prenez de graine de genievre, quatre poignées; de la rue, de la racine d'énulacampana & d'écorce intérieure du bouleau, de chacune deux poignées; du favinier, trois poignées; corne de bouc rapée, & autant de celle de cheval, de chacune deux poignées; feuilles de chêne, huit livres; myrrhe rouge, deux livres.

Il faut couper & mêler le tout ensemble, & en mettre une portion sur un brasier, au milieu de la chambre, où on mettra les personnes qu'on veut désinfecter.

Ce parfum, pour la désinfection des

personnes, est assurément plus convenable, & mérite la préférence sur celui qui étoit employé à Marseille, puisqu'il ne peut offenser la poitrine ou les autres organes du corps; aussi est-il bien inférieur, en vertu & en efficacité, à celui qui a été mis en usage pour la désinfection des maisons & des meubles; mais tous les parfums connus & employés jusqu'ici, & toutes les fumigations, de quelque nature qu'elles puissent être, ne sauroient être comparés en aucune manière à celui que M. de Morveau, Avocat Général au Parlement de Bourgogne, a découvert depuis peu; ce digne Magistrat, aussi recommandable par ses lumières dans le Barreau, que distingué dans le monde littéraire, par celles d'une chimie transcendante qu'il a si heureusement appliquée au progrès des Arts, à l'utilité publique, & à la conservation des hommes, a trouvé par des recherches & des expériences multipliées, le purifiant le

plus actif, le destructeur le plus puissant de toutes les parties putrides & corrompues, & l'agent le plus spécifique pour pénétrer les porosités les plus déliées des murs, des appartemens, des maisons, des Eglises, des caveaux, & d'y détruire la plus horrible infection, & les parties les plus fétides & corrompues qui peuvent s'y être ramassées.

Voici le procédé de cette intéressante opération, tel qu'il l'a communiqué au Public, & dont il a déjà fait des expériences réitérées, principalement à l'Eglise de St. Médard à Dijon.

Je fis mettre six livres de sel marin non décrépité, & même un peu humide, dans une de ces grandes cloches de verre, dont on se sert dans les jardins; cette cloche fut placée sur un bain de cendres froides, dans une chaudière de fer fondu; on plaça la chaudière sur un grand réchaut qui avoit été précédemment rempli de charbons allumés; je versai sur-le-champ

dans la cloche deux livres de l'acide connu sous le nom impropre d'huile de vitriol, & je m'écartai : je ne fus pas à quatre pas du réchaut, que la colonne de vapeurs touchoit déjà la voûte du collatéral ; tout le monde fortit précipitamment, & les portes furent fermées jusqu'au lendemain, où tous ceux qui entrèrent dans l'Eglise, ne reconnurent aucun soupçon d'odeur quelconque.

On peut & on doit réduire ces quantités marquées, suivant la grandeur des appartemens, en observant toujours les proportions de trois parties de sel neutre, pour une partie d'acide ; ainsi trois onces d'acide vitriolique & neuf onces de sel marin, peuvent suffire pour toute chambre de grandeur ordinaire.

L'opération se feroit, du moins en grande partie, sans feu, si on employoit le sel décrépité ; mais pour peu que les doses fussent considérables, il y auroit tout à craindre que celui qui en feroit le mê-

lange, n'eût pas le temps de se retirer, & ne fût suffoqué sur-le-champ par l'activité des vapeurs acides; voilà pourquoi M. de Morveau s'étoit servi du sel non décrépité & même un peu humide.

Ce nouveau moyen de purifier l'air des miasmes cadavéreux, des vapeurs corrompues, & des émanations infectes, est d'autant plus avantageux, que son efficacité est démontrée par toutes les expériences faites avec le même succès, que son procédé est très-peu dispendieux, & qu'il est à la portée de tout le monde.

On ne peut mettre en usage ce parfum que pour remplir l'important objet de la désinfection des maisons, des meubles, des Eglises & des caveaux; il seroit funeste & mortel pour les hommes qui s'y trouveroient exposés; la plus grande partie des marchandises ne pourroit en soutenir l'action & l'effet, sans une altération considérable dans leur tissu, leur qualité & leur couleur; de maniere qu'on

doit s'en tenir, pour toutes celles qui ne peuvent être lessivées, à l'exposition au grand air ou au vent, qui purifie plus efficacement qu'on ne pense, les marchandises infectées du levain de la Peste.

Il y avoit à Marseille, dans ce temps, pour plusieurs millions de marchandises, des étoffes de toute espece, venant du Levant, des Indes, de la Chine, comme aussi une grande quantité de draps pour le Levant & l'habillement des Troupes Turques, & beaucoup d'étoffes de soie, filoselle, coton & fil, manufacturées en France; tout auroit été perdu, & conséquemment le grand commerce de cette Ville, entièrement ruiné & détruit, si on avoit fait subir à ces marchandises l'action du parfum ordinaire, ou tenter la plus légère lessive, ou même la simple immersion dans l'eau.

Les laines de chevron de Perse, le fil de poil de chevre, sont des marchandises précieuses à qui le parfum, de

quelque nature qu'il puisse être, enleve tout à coup & totalement leur premiere qualité, & les rend absolument incapables de pouvoir être employées pour les usages auxquels elles sont destinées : ainsi on ne peut que les exposer au grand air.

L'expérience a constaté d'ailleurs dans tous les temps, l'efficacité de cette ressource ; l'acide dominant dans ce fluide, qui préserve de la pourriture tout ce qui est sur la surface du globe terrestre, donne & soutient le principe de vie des animaux & des végétaux, est bien capable de détacher les molécules étrangères, de diviser ces corpuscules funestes & de les soumettre à l'action & à la violence des vents qui les emportent, les désunissent de plus en plus, & achevent leur entière destruction.



CHAPITRE DERNIER.

Des préservatifs contre la Peste.

APRÈS avoir démontré dans la seconde partie, par des faits incontestables, & des observations exactes & fidelles, la réalité de la contagion de la Peste, & sa communication sensible & évidente, d'un sujet infecté, à un sain, par le contact immédiat, par la respiration, l'attouchement & l'usage des meubles, des habits qui ont servi au pestiférés, & même par le séjour dans les endroits qu'ils ont habités; le plus sûr & le plus efficace de tous les préservatifs, s'annonce de lui-même, & il est assez inutile de prouver que l'éloignement des habitations des Villes & des Provinces infectées de cette maladie, est la ressource la plus assurée qu'on puisse lui opposer; mais il s'agit de prémunir l'esprit & le corps des Citoyens & des étran-

gers qui se trouvent dans les Villes attaquées de ce mal, & qui ne peuvent en sortir ; des gens publics, des Magistrats, des Prêtres, des Confesseurs obligés d'approcher les malades, ou ceux qui ont communiqué avec eux, & plus encore des Médecins & des Chirurgiens qui se consacrent à leur service, à leur traitement, & sont, par les fonctions périlleuses de leur ministère, plus exposés que tous les autres, à l'action & à la violence du levain pestilentiel.

Je rapporterai quelques-uns de ces prétendus antidotes qu'on prenoit intérieurement, ou des vapeurs & des odeurs externes dont on faisoit usage, dans le seul dessein de flatter la prévention générale, & la fausse confiance de ceux qui la donnoient toute entière à ces préservatifs, mais non pour y reconnoître la plus légère vertu, d'éloigner ou de détruire le levain pestilentiel ; car je déclare & proteste que, non-seulement l'insuffi-

fance & l'inutilité de tous ceux qu'on a pu employer, ont été prouvées par l'observation & l'expérience, mais encore qu'ils ont été défavorables, & plus propres à disposer le corps au développement du venin, qu'à sa destruction.

Le premier des préservatifs contre la Peste, qui nous fut adressé par la Cour, étoit préparé de la manière suivante :

Prenez de racine d'angélique, une once; de celle de gentiane & des bayes de genievre, autant; cloux de gérofle, une demi-once; de canelle battue, autant: on concassera le tout séparément, & on versera sur cette masse, mise dans un vaisseau de verre convenable, une pinte de vin blanc & trois onces de sucre fin; on laissera infuser le tout à froid pendant vingt-quatre heures.

Il faut prendre de cette teinture une cuillerée tous les matins à jeun, en se levant, & autant le soir en se couchant, avec la précaution de n'en donner que le

quart d'une cuillerée aux enfans , & une & demie à ceux qui font plus avancés dans l'âge.

Le second dont on fit le plus d'usage à Marseille , connu sous le titre d'eau-de-vie infallible contre la Peste, envoyé par M. Leblanc , Ministre de la Guerre , à M. de Langeron , consistoit dans la préparation qui suit :

Prenez du meilleur aloès , une once ; de la thériaque , autant ; de rhubarbe , une demi-once ; myrrhe , un gros ; agaric & safran oriental , de chacun un gros ; racine de gentiane & des grains de genievre , de chacun pareillement un gros.

On pilera les drogues qui peuvent se piler , & couper bien menu celles qui se coupent ; on mettra le tout ensemble dans une bouteille de verre bien forte , & on y versera pardeffus une chopine d'esprit de vin , avec la précaution de laisser le quart de vuide de la bouteille , fans quoi elle ne manqueroit pas d'écla-

ter ; la bouteille étant bien bouchée, on la mettra au soleil, s'il est ardent, pendant quatre jours, ou bien au bain-marie pendant deux jours, ayant attention de la remuer de temps en temps, jusqu'à ce que la liqueur devienne couleur d'un vin rouge obscur.

Maniere de faire usage de cette liqueur.

On en prend quatre ou six gouttes dans une cuillerée de vin blanc, ou deux cuillerées de bouillon.

Après avoir pris une prise de cette teinture, on pouvoit être assuré, marquoit-on, de ne pas contracter la Peste pendant vingt-quatre heures, & celui qui en est attaqué, doit en prendre une demi-cuillerée dans trois cuillerées de vin blanc ou de bouillon, se mettre sur-le-champ au lit, & tâcher de suer ; avec ce secours il guérira infailliblement, & d'une maniere bien prompte.

Cette liqueur se donne en tout temps, & à toutes sortes de personnes, hommes, femmes, jeunes ou vieux, de quelque complexion & âge qu'ils soient, même aux femmes grosses; on en donne à ceux qui sont d'un tempérament vigoureux, dix-huit à vingt gouttes, dix à douze gouttes aux plus foibles, & six gouttes aux enfans : ce remede réussit à tous, tient le corps ouvert, fortifie toutes les parties, chasse le venin pestilentiel, & guérit, en la maniere susdite, de la Peste; il a été expérimenté & prouvé sur plusieurs milliers de personnes qui ont été toutes guéries, par la grace de Dieu.

J'ai transcrit mot pour mot, & sans y rien changer, la recette de cet élixir si vanté; on comprend aisément que son titre & les vertus admirables qu'on lui attribuoit, lui donnerent bientôt une réputation & une confiance si générale, que tout le monde en voulut avoir & en prendre.

Ce remede, ou ce préservatif si efficace, est celui de M. Muller, si accrédité en Allemagne, que quelques Souverains de ce Royaume s'empresferent de l'adresser à Monseigneur le Régent, comme le secours le plus assuré contre les ravages de la contagion; mais il perdit bientôt un crédit aussi exalté, & son peu de succès le fit rentrer dans la classe de plusieurs autres dont on avoit également publié les avantages & l'efficacité; ceux qui en faisoient usage, ne furent pas plus épargnés que les autres qui n'en avoient pas pris, & on reconnut évidemment que la précaution de suspendre toute communication avec les personnes infectées de la maladie, ou qui en étoient soupçonnées, étoit le préservatif le plus certain, & le moyen le plus décisif pour s'en garantir.

J'ai observé à ce sujet, avec tous les Médecins qui ont servi à Marseille pendant le temps de la contagion, que les Chirurgiens & les Garçons Chirurgiens,

prévenus d'avance , & entêtés de la nécessité des cordiaux , pour résister à la malignité & à l'action du venin pestilentiel , ne voulant commencer leur service journalier & le traitement des malades , qu'ils n'eussent pris de la thériaque , de la confection d'alkermès , ou quelque liqueur spiritueuse , ou même du vin avec quelque nourriture solide , avoient été promptement & tous sacrifiés à la violence de la maladie , tandis que ceux qui renonçoient à tout aliment & à toute boisson avant leur service , observant d'ailleurs un régime exact & un peu sévère , avoient soutenu leur travail , leur santé , & fourni leur périlleuse carrière , pendant tout le temps de la contagion , sans aucun accident.

On étoit trop consterné des ravages de cette affreuse maladie , & trop alarmé de la rapidité de la contagion , pour ne pas chercher les moyens d'en reculer les approches , & tenter toutes les ressources qu'on

qu'on pouvoit croire capables d'affoiblir ou de détruire ce funeste levain; l'ancienne pratique des parfums, des fumigations, des vapeurs extérieures & de différentes odeurs, que nos peres avoient mis en usage dans toutes les occasions où ils craignoient les exhalaisons malignes ou l'infection de l'air, & plus encore dans les temps de Peste, fut renouvelée, & généralement adoptée de tout le monde.

On n'osoit approcher de quelqu'un, ou toucher quelque chose qui eût passé par ses mains, sans avoir une éponge imbibée de vinaigre qu'on tenoit au nez, ou sans l'avoir trempée dans cette liqueur, la plus forte qu'on pouvoit trouver.

Le vinaigre des quatre voleurs eut cependant la préférence sur tous les autres, & tout le monde en portoit; mais un grand nombre, à son défaut, avoit continuellement sous le nez, des citrons lardés de cloux de gérofle, ou de petites boules de myrrhe, ou, ce qui étoit en-

core plus recherché, des bayes de genièvre torréfiées.

On s'étoit flatté, dans le commencement de la Peste, que la pipe & la fumée du tabac, si ordinaire & si fort en usage dans tous les Ports de mer, pouvoient être capables d'éloigner les atomes pestilentiels, &, dans cette prévention, on fumoit plus que jamais : plusieurs personnes même ne cessoient d'avoir la pipe à la bouche pendant la plus grande partie de la journée ; mais tous ces grands fumeurs n'étoient pas plus épargnés que les autres, & succomboient également à la violence du mal.

Ce n'est pas que dans un temps de Peste, on doive renoncer aux habitudes contractées depuis long-temps ; on ne change jamais impunément le pli que la nature a pris, & on ne peut, sans un danger évident, détourner ou arrêter les évacuations qu'elle s'est ménagée.

Indépendamment des parfums & des

remedes particuliers dont tout le Public prétendoit que nous faisions usage pour nous préserver de la Peste, on nous avoit dépeint, dans différentes Provinces du Royaume, d'une maniere grottesque, & sur-tout M. Chicoyneau, qu'on représentoit avec un habillement fort long de toile cirée, un masque, un grand bonnet de marroquin noir, avec une pipe fort longue à la bouche, remplie de différentes substances & drogues pulvérisées : mais tous les Habitans de Marseille ont vu que nous n'avons jamais pris aucune précaution (que nous regardions d'ailleurs comme inutile), du moins par rapport aux parfums & aux différentes odeurs, pour nous mettre à l'abri des impressions du levain pestilentiel, pendant tout le temps de notre service ; peut-être que l'aventure d'un Médecin étranger avoit donné lieu à cette plaisante fiction : cet homme, muni des recommandations les plus puissantes du Royaume, s'annonça comme

le seul Médecin de l'Europe, qui eût dans ses mains un spécifique infaillible contre la Peste, lorsqu'on en étoit surpris, & en même temps un préservatif assuré pour s'en garantir.

Il fut promptement employé dans une des Villes de Provence, où la Peste s'étoit déjà répandue, & on y attendoit impatiemment le succès des promesses éblouissantes qu'il avoit faites, & qu'il renouvelloit avec tant de confiance; il prenoit, tous les matins avant d'entrer à l'Hôpital ou dans les maisons des malades, une prise de son élixir, dans une cuillerée de vin, en présence de tout le monde, & faisoit porter devant lui un flambeau allumé, préparé avec moitié poix résine, & parties égales de soufre & de myrrhe; mais ce fameux élixir ne conserva pas long-temps, & pour lui & pour son neveu qui faisoit une partie de son service, son admirable vertu, & la torche si salutaire n'écarta pas les vapeurs

malignes de la contagion ; l'un & l'autre furent surpris du mal quelques jours après : le jeune homme y succomba le troisieme jour , & l'oncle , qui ne voulut jamais prendre , pendant le cours de sa maladie , cet antidote assuré , qu'il préconisoit avec tant de confiance , n'échappa , après avoir été pendant deux jours à l'agonie , que par un bonheur inespéré , & une crise la moins attendue.

Si la nature , en nous cachant le caractere du levain pestilentiel , & la maniere dont il agit dans nos corps , nous a refusé l'avantage de pouvoir découvrir les secours propres à combattre ce venin , & lui opposer des ressources particulieres pour le détruire , elle nous a du moins indiqué les moyens d'affoiblir son activité , & en diminuer les funestes impressions.

La sobriété & l'usage des alimens doux & faciles à digérer , est un des préservatifs le plus assuré qui soit entre nos mains , pour être moins susceptibles de l'action des miasmes

pestilentiels ; c'est sans doute cette sobriété si commune & si générale parmi les Turcs, qui rend la Peste moins redoutable & moins funeste chez eux ; car, dans la marche ordinaire de cette maladie, elle n'enleve jamais dans les endroits où elle se déclare, que la quatrième partie du Peuple qui en est affligé, si ce n'est dans le second période, toujours le plus destructeur, mais moins long constamment que le premier ; & le dernier, où quatre malades sur dix, ou tout au plus la moitié, succombent à sa violence : aussi suis-je entièrement persuadé & convaincu que nous avons été uniquement redevables de notre santé & de notre salut, pendant tout le temps de la contagion & de ce service périlleux, au régime sévère que nous observions, & que je supportois bien plus difficilement que mes anciens, par rapport au feu de la jeunesse & de l'âge : mais tout est subordonné au desir de la vie, & les plus grands sacrifices ne cou-

tent rien, lorsqu'il s'agit de la conserver.

1°. Il est toujours certain, par l'expérience (quoiqu'on puisse dire), que tous ceux qui ont vécu sans ménagement, & se sont livrés à des boissons échauffantes pendant le temps de la Peste, en ont été plus susceptibles que tous les autres, plus inopinément surpris, & y ont presque tous péri; on comprend aisément qu'un levain aussi redoutable & aussi actif que le pestilentiel, passant dans un corps impur, & déjà surchargé d'un appareil de pourriture & de matières inflammables, doit y faire un prompt & furieux ravage, & accabler presque tout à coup un tempérament qui ne présente pour sa défense, que la foiblesse, l'épuisement & une alcalescence générale des humeurs: ainsi tous ceux qui sont exposés journellement aux traits mortels de la contagion, ou qui traitent les malades pendant toutes les épidémies, doivent se condamner à un régime très-sévère, & prendre beau-

coup moins d'alimens que dans aucun temps de leur vie.

2°. On a observé à Marseille, & dans les autres Villes de Provence, où la Peste a pénétré, que les personnes qui avoient des cauterés ou des ulcères dans quelque partie du corps, avoient été préservées du mal, ou rarement attaquées, quoiqu'elles eussent été exposées dans leurs maisons & leurs familles, à l'action du levain pestilentiel, & communiqué pendant long-temps avec les pestiférés : sans doute que cet écoulement, qui se renouvelloit tous les jours, entraînoit au dehors les particules du levain, qui pouvoient avoir passé dans leur sang, & éloignoit par-là tous les accidens de la maladie. Cette observation vient à l'appui des heureux succès de la suppuration des bubons & des charbons, qui terminoit la Peste de la maniere la plus prompte & la plus favorable.

3°. La tranquillité d'esprit & le courage
ne

ne peuvent que concourir, avec le régime, à éloigner les impressions des corpuscules pestilentiels, ou à en diminuer du moins l'activité, lorsqu'ils ont pénétré dans notre sang.

On a constamment remarqué que la Peste n'est jamais si funeste aux Turcs, qu'aux Chrétiens, ou à ceux qui vivent & commercent avec eux : les premiers, intimément persuadés & convaincus de la prédestination, & n'imaginant pas des peines éternelles, craignent bien moins les approches de la mort, & sont toujours bien plus tranquilles pendant le cours de leur maladie, que les Chrétiens, à qui les tristes réflexions inséparables de ce cruel passage, & la terreur d'une éternité malheureuse, causent des remords & des agitations qui augmentent le désordre de nos fonctions, & donnent une nouvelle activité à un levain qui travaille déjà avec tant de fureur, & qui répand en-

core une consternation dans l'ame de tous ceux qui en sont surpris.

On voit tous les jours presque tous les malades attaqués de maladies aiguës, à qui on ne peut annoncer la nécessité de se préparer à la mort, sans les exposer à un trouble & à une révolution considérable, comme aussi bien des personnes si frappées de l'idée & du danger de la petite vérole, qu'elles désespèrent de leur salut, lorsqu'elles en sont attaquées, & que le faïssissement intérieur qu'elles éprouvent, leur est aussi funeste que la violence & le mauvais caractère du levain variolique.

C'est inutilement qu'on prêche dans ces circonstances, le courage, la fermeté, & qu'on s'efforce d'inspirer de la confiance, & promettre même le succès des événements; on ne commande point à l'humanité de se dépouiller de ses passions & de ses foiblesses fortifiées par les préjugés,

& un sentiment inné pour notre conservation. J'ai vu & me suis souvent entretenu à Marseille, avec des Religieux, des Prêtres, des Confesseurs, que le seul mouvement de zele & de charité conduisoit des extrêmités du Royaume, pour y assister les pestiférés, qui avoient fait d'avance le sacrifice de leur vie, & regardoient la mort comme la récompense de leurs travaux; ces mêmes Prêtres, intrépides par le charitable motif qui les animoit, m'ont tous sincèrement avoué qu'ils étoient toujours saisis, par le spectacle des cadavres des mourans, & les affreux accidens de cette maladie, d'une crainte & d'une terreur qu'ils ne pouvoient vaincre, qui les poursuivoient sans cesse, & troubloient continuellement leur repos.

4°. La peur cependant, & la crainte qui disposent les corps aux impressions du levain pestilentiel, ne donnent pas par eux-mêmes la Peste; ces affections de

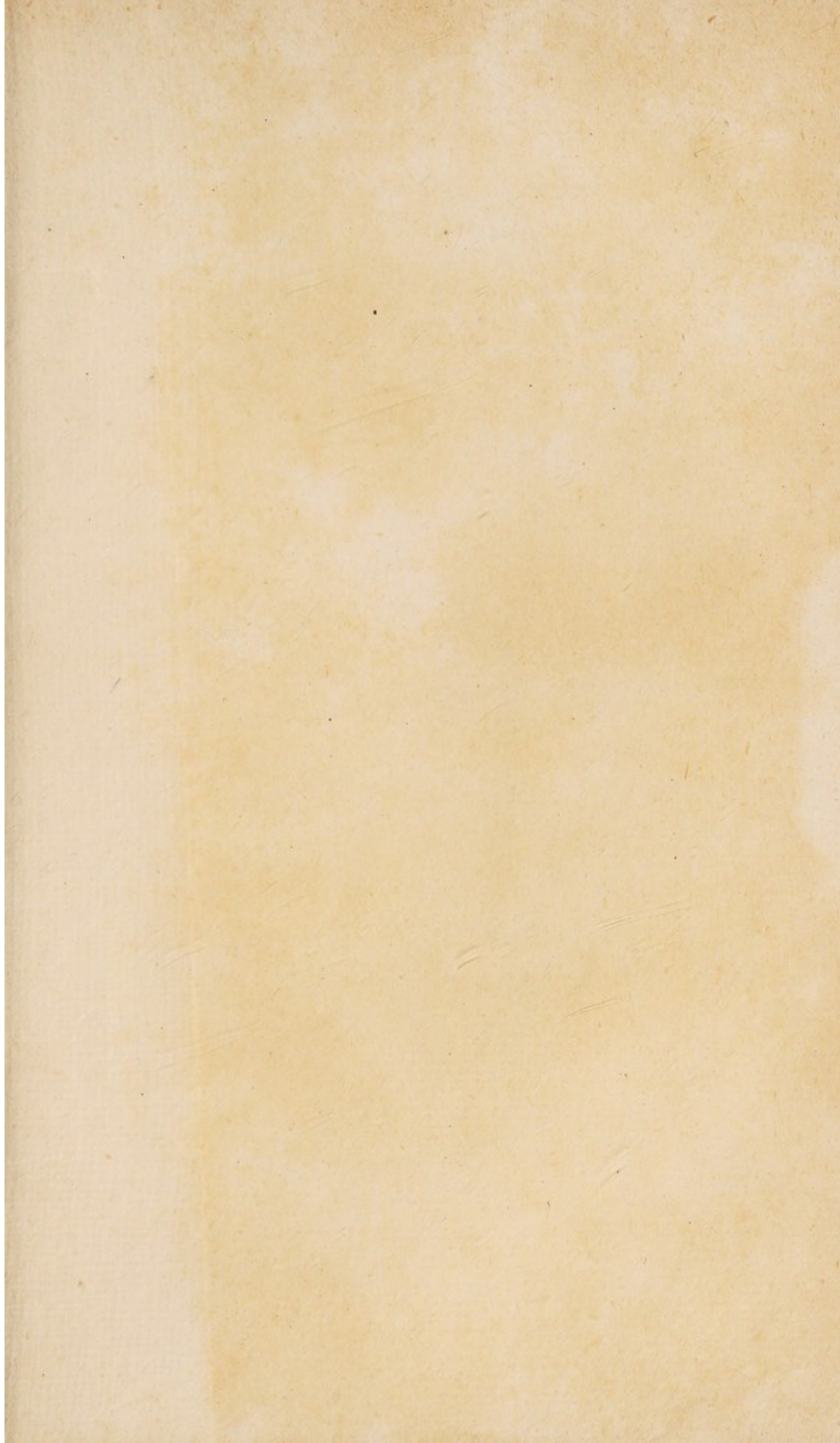
l'ame font bien capables de produire en nous de violentes révolutions, & on ne voit que trop d'exemples de personnes frappées des plus violentes maladies, accablées des changemens les plus imprévus, & surprises même d'une mort subite, par les tristes événemens qu'elles éprouvent; mais on n'a jamais vu ni observé que la peur ait donné des bubons & des charbons pestilentiels : j'ai déjà prouvé par des faits incontestables & multipliés, que des femmes timides, des filles pufillanimes recluses dans leur Monastere, des hommes peu courageux renfermés dans leurs maisons, malgré l'effroi & la consternation dont ils étoient pénétrés pendant tout le temps de la contagion, avoient pourtant échappé à toutes les atteintes du venin pestilentiel, en retranchant toute communication avec les dehors; si la Peste même s'est quelquefois introduite dans ces maisons, que la défiance & la crainte

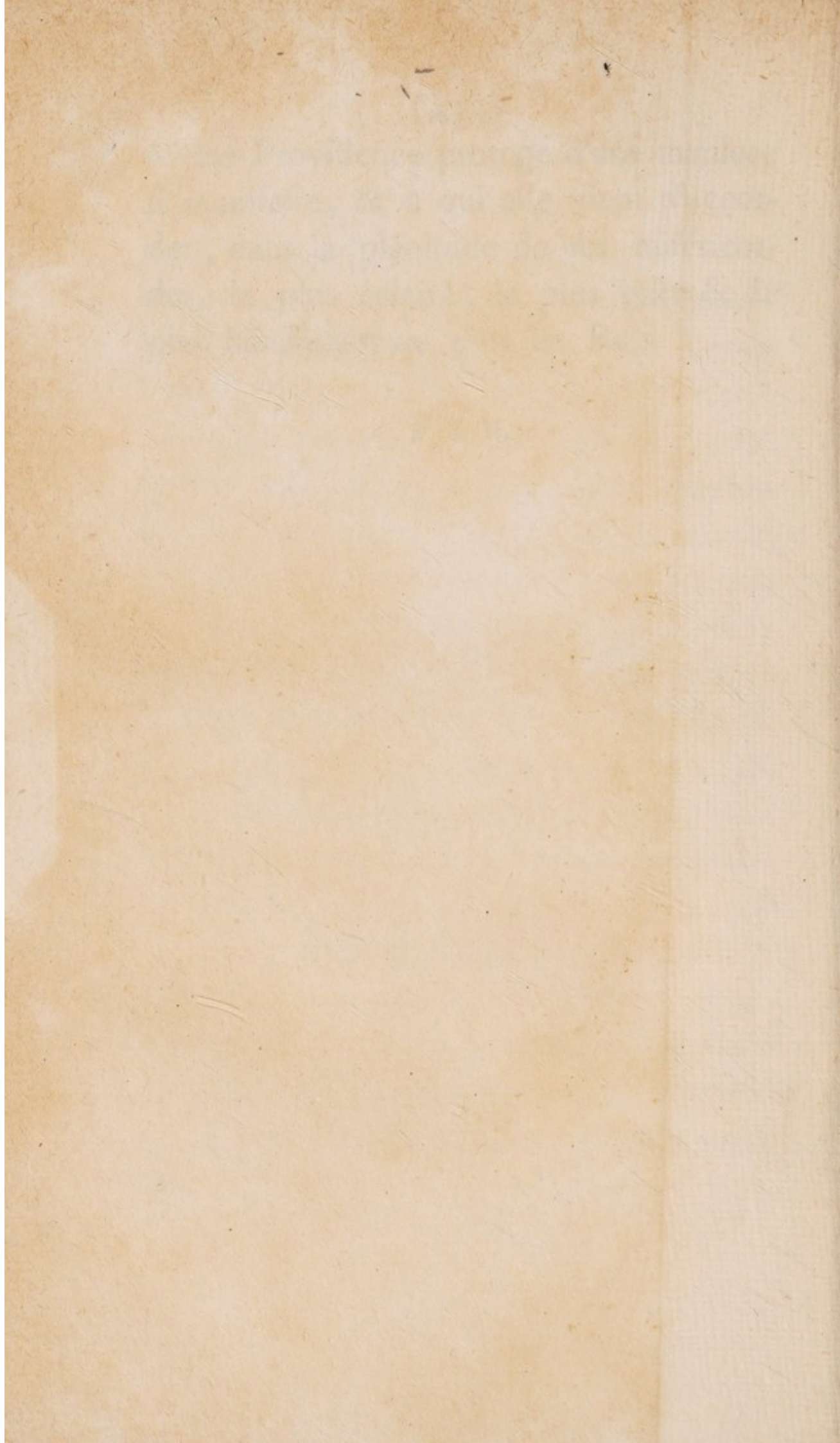
avoient tenues exactement fermées, on a toujours découvert que l'imprudence des Domestiques, ou les approches trop immédiates des Pourvoyeurs, y avoient donné lieu; ainsi ce n'est pas la seule terreur & la crainte qui ont occasionné les terribles ravages de cette maladie, comme aussi le courage & l'intrépidité n'en ont pas affranchi ceux qui étoient exposés, par leur ministère ou par la nécessité, à ses atteintes: dans quelque situation favorable ou contraire de corps & d'esprit où l'on se trouve, on ne peut attendre ou espérer de salut, que dans l'éloignement des endroits infectés d'un mal toujours contagieux & mortel, contre lequel toutes les ressources humaines échouent avec tant de rapidité.

Être suprême! Dieu tout puissant, Arbitre souverain de la vie & de la santé des hommes, daignez éloigner pour jamais ce fléau redoutable, d'un Peuple que votre

divine Providence protege d'une maniere si manifeste, & à qui elle vient d'accorder, dans la plénitude de ses miséricordes, le plus éclairé, le plus juste & le plus bienfaisant de tous les Rois.

F I N.





a

2
100

